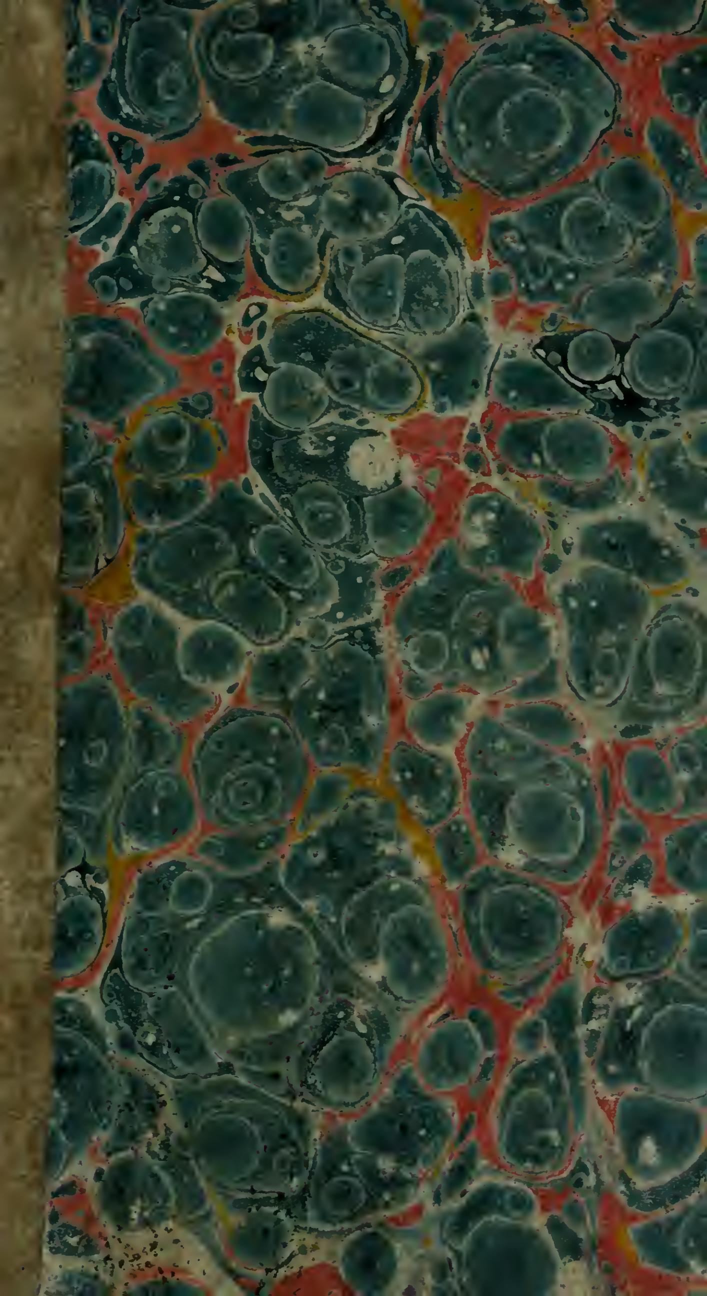
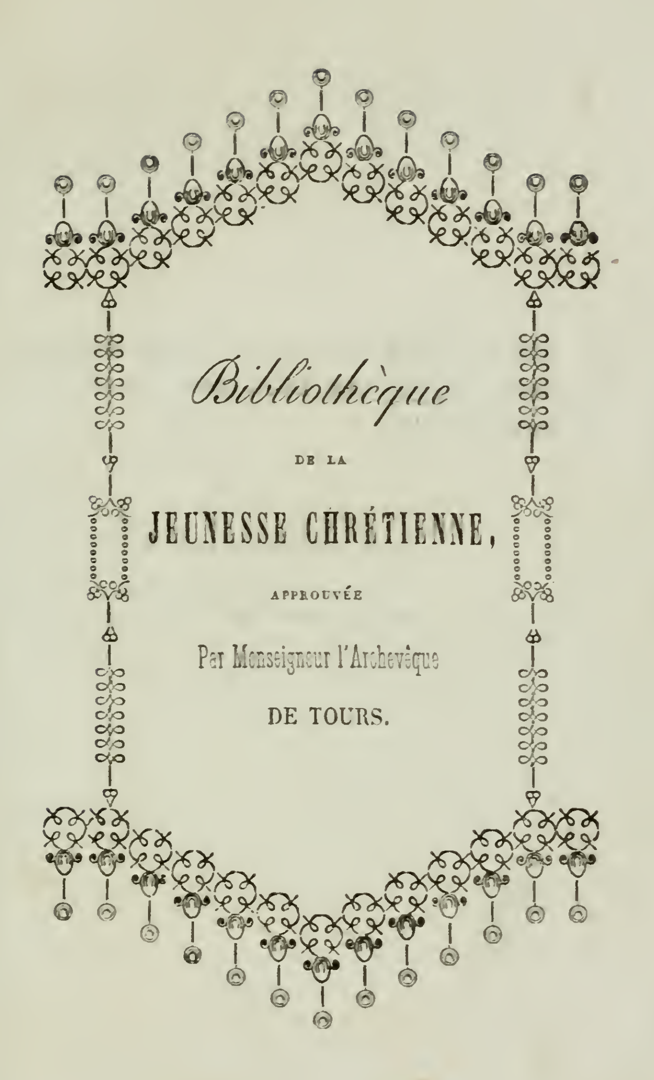


[livre pour enfants]
roman éducatif XIXe

PZ
32
.G3814
1841
SMRS


Bibliothèque
DE LA
JEUNESSE CHRÉTIENNE,
APPROUVÉE
Par Monseigneur l'Archevêque
DE TOURS.

Tout exemplaire qui ne sera pas revêtu de notre griffe sera réputé contrefait et poursuivi conformément aux lois.

Ad Mame et Cie

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/duvalhistoirev00glat



DUVAL,

HISTOIRE VÉRITABLE RACONTÉE PAR UN CURÉ DE VILLAGE
A SES ÉLÈVES,

Traduite de l'Allemand
DE GLATZ,

ET SUIVIE D'UN ÉPISODE DE LA VIE DU ROI
STANISLAS LESZCZYNSKI,

PAR LE MÊME.

TROISIÈME ÉDITION.

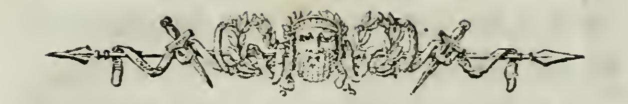


Tours,

A[d] MAME ET C[ie], IMPRIMEURS-LIBRAIRES.

1841





DUVAL,

Histoire véritable

RACONTÉE PAR UN CURÉ DE VILLAGE
A SES ÉLÈVES.

INTRODUCTION.

La promenade du mois de mai.

Lors d'un voyage que je fis il y a quelques années, le hasard me fit faire la connaissance de l'estimable abbé Dalberg, curé à V.***, village situé au pied de la montagne Hercynienne, et près de la forêt du même nom. Le même hasard voulut que je passasse quelques semaines auprès de lui, et je les

compte au nombre des plus heureuses de ma vie entière.

Je pourrais rapporter un grand nombre de traits intéressants sur ce vénérable prêtre et sur tout ce qui l'entourait, mais je dois pour aujourd'hui me borner au récit d'une belle journée de printemps que je passai avec lui et ses élèves, et à faire le récit d'une histoire fort curieuse que le bon M. Dalberg fut amené à nous raconter, par suite des événements de cette journée.

Suivant les habitudes du pays, l'abbé Dalberg dirigeait la petite école de sa paroisse. Ces écoles sont ordinairement composées d'enfants des deux sexes; la morale la plus pure et l'ordre le plus parfait y règnent constamment. Comme de raison, la religion fait la base de l'instruction qu'on y reçoit, et ses bienfaisants principes pénètrent de bonne heure l'esprit des jeunes écoliers dont ils doivent plus tard assurer le bonheur. Quelques élèves, dont la demeure est plus éloignée du presbytère, sont ordinairement en pension chez le curé, et peuvent ainsi se former sur les exemples qu'il leur donne constamment, et profiter des leçons et des

avertissements qui naissent à toute occasion des petits événements qui surgissent dans la vie la plus simple et la plus régulière.

A l'époque où je fis la connaissance du curé Dalberg, il avait en pension chez lui trois élèves, Auguste, Guillaume et le petit Louis. En outre, quelques amis de la maison venaient souvent le visiter, ce qui leur était d'autant plus facile qu'ils demeuraient dans le voisinage ; c'étaient particulièrement M. de Bernstorf, propriétaire des environs, et le bailli Gronau. Leurs enfants venaient aussi prendre des leçons avec les pensionnaires du curé ; Édouard et Hérault étaient les fils du gentilhomme ; les enfants du bailli se nommaient François et Maximilien. Guillaume et François étaient les plus âgés, et s'étaient liés ensemble d'une étroite amitié.

C'était encore un usage du pays de faire chaque année au retour du printemps, et particulièrement au mois de mai, de grandes parties de promenades et des excursions amusantes dans les environs. Le chef de l'école part avec tous ses écoliers, pensionnaires ou externes, souvent même avec les parents de

quelques-uns d'entre eux, et toute cette troupe s'en va pour toute la journée courir et s'exercer à différents jeux dans les champs et dans les forêts du voisinage. On emporte des vivres pour toute la journée, mais le plus souvent on est invité par quelque propriétaire du pays, qui se charge de nourrir et de régaler toute la bande, le maître, les élèves, ainsi que tous ceux qui prennent part à cette partie de plaisir. Il y a toujours deux ou trois voitures qui suivent, d'abord pour porter les provisions, et aussi pour recevoir les traînards ou ceux qui se trouvent fatigués vers la fin de la journée. Ces excursions ont ordinairement lieu le premier, le quinze et le trente du mois de mai.

Nous étions au quinze de mai, et, bien qu'il ne fût pas encore quatre heures du matin, la maison du curé Dalberg offrait déjà l'aspect le plus animé. La porte ne cessait de s'ouvrir pour introduire les enfants qui arrivaient les uns à la suite des autres avec un air empressé; le bailli Gronau et M. de Bernstorf se trouvèrent aussi au rendez-vous, ainsi que plusieurs autres amis du curé. Aussitôt que l'horloge du village eut

sonné quatre heures, tous les voyageurs, grands et petits, vieux et jeunes, se mirent en route, et la petite troupe se dirigea tranquillement vers la prochaine sortie du village, à la faible lueur du crépuscule. Le silence solennel qui régnait encore dans le village et auquel la nature tout entière semblait se conformer dans cette calme matinée exerçait aussi son influence sur la petite société; ce fut donc d'abord sans trop de bavardage, sans courir à droite et à gauche, que les jeunes voyageurs traversèrent les champs qui entouraient le village, pour se rendre à la colline la plus rapprochée. Un chemin facile conduisait au sommet de cette élévation; on le suivit, et on résolut d'attendre là le lever du soleil.

Déjà le ciel se colorait de reflets couleur de rose, et chacun de ces traits lumineux que lançait l'aurore, semblait être le précurseur du soleil. Enfin l'astre lui-même se leva dans toute sa majesté, et avec lui, la chaleur, la lumière et la vie semblèrent se répandre sur toute la nature. Tout le monde admirait la grandeur de Dieu dans ses œuvres, et tous les cœurs, remplis de reconnaissance, s'éle-

vaient avec amour vers cet être suprême, source divine de vie et de beauté. C'était une sublime prière que celle inspirée par ce magnifique spectacle et adressée au tout-puissant Créateur de l'univers en présence de son œuvre la plus belle, et sous la voûte resplendissante d'un ciel animé par la naissance du jour. On jouissait d'une vue admirable au haut de cette colline, d'où l'œil découvrait des plaines éloignées, des champs cultivés, des villages, des villes, des forêts et des jardins, qui naguère étaient encore cachés dans l'ombre, et qui semblaient s'avancer vers le spectateur en sortant de l'obscurité, à mesure que le soleil levant les frappait de ses premiers rayons. Les regards se plaisaient à suivre dans toutes les sinuosités qu'il traçait au milieu du pays, le fleuve large et majestueux dont les eaux unies semblaient une glace qui reflétait les lueurs couleur de pourpre de l'aurore et dont la nappe brillante se trouvait coupée de distance en distance par des îles verdoyantes ou par quelque barque de pêcheur qui glissait à sa surface. On serait volontiers resté longtemps encore sur cette colline, si M. Dalberg n'avait fait

entendre le signal du départ, et n'avait donné l'ordre de se remettre en marche.

« Il faut partir, mes bons amis, dit le curé, si vous voulez que nous célébrions notre fête du printemps à Lindhorn.

— Ah! à Lindhorn, chez M. Beyer, s'écrièrent les enfants en frappant dans leurs mains; ah! comme c'est amusant, et tous se mirent à descendre la colline en bondissant et en poussant des cris de joie. »

Lindhorn était un joli petit bois de chênes et de tilleuls éloigné encore de deux lieues du point où l'on se trouvait; on y avait déjà passé, les années précédentes, plus d'une joyeuse journée d'été. Cette situation était ravissante; c'était auprès d'un lac dont les bords, du côté du bois, étaient couverts de rochers fort escarpés. Là, se trouvait dans une gorge, un moulin situé sur un petit ruisseau, et où M. Dalberg et les siens se regardaient comme chez eux. En effet, le meunier, brave et honnête homme, venait souvent visiter le curé de V***, et plus d'une fois aussi il l'avait reçu chez lui, avec tous ses petits amis.

Après deux heures de marche, on attei-

gnit l'heureux moulin. A ce moment, la joie la plus vive animait toute la petite caravane ; le meunier lui-même qui avait été prévenu de cette visite, du plus loin qu'il aperçut le cortége, sortit de sa maison avec toute sa famille, empressé de montrer par cet acte de politesse tout le respect qu'il portait au vénérable pasteur. De l'air le plus amical et le plus bienveillant, il invita toute la société à venir se rafraîchir dans sa maison ; mais on ne put accepter son invitation, car on avait résolu de passer toute la journée en plein air, sans autre toit que le beau ciel du printemps. Au contraire, le meunier et sa femme furent engagés à venir déjeuner dans le bois : comment ce repas se trouvait-il là tout porté et tout préparé, c'était un secret qui n'appartenait qu'à M. Dalberg. En attendant, l'obligeante meunière fournit aux enfants d'excellent lait en abondance.

Après le repas, la société se divisa en petites bandes ; les uns s'amusèrent au bord du lac à pêcher à la ligne, ou à ramasser les petits coquillages que l'eau avait jetés sur la rive ; d'autres parcoururent le bois en cherchant des plantes rares ou des animaux cu-

rieux ; d'autres enfin s'exerçaient à gravir les rochers, cherchaient des pierres brillantes, ou faisaient rouler du haut des coteaux jusque dans le lac des fragments de rochers. Ainsi, chacun jouissait librement de la belle nature dans la société de ses plus intimes amis, et la journée s'écoula pour tout le monde avec une inconcevable rapidité.

Déjà le soleil s'inclinait vers l'horizon, et tout le monde se réunissait sur la pelouse, devant le moulin, cet endroit ayant été désigné comme le point de rendez-vous où l'on devait se retrouver avant le départ. Chaque petit groupe qui arrivait successivement, racontait aux autres les événements de la promenade et les plaisirs qui avaient rempli la journée. Chacun rapportait ce qu'il avait trouvé de plus curieux, et priait ceux qui étaient plus instruits d'expliquer la nature de ces objets. Tandis que l'on examinait avec admiration et que l'on observait sous tous les aspects, un nombre infini de pierres, de baies et d'insectes que les jeunes naturalistes avaient recueillis, le petit Maximilien fit remarquer que François et Guillaume n'étaient pas encore arrivés, quoique tous les

autres fussent présents et prêts à se remettre en route.

Bientôt, cependant, on les aperçut qui accouraient en toute hâte, et qui sortaient du coin le plus éloigné du bois. Ils craignaient beaucoup que l'on ne fût déjà parti. « Ah ! s'écrièrent-ils de loin, que n'étiez-vous avec nous ! Que de plantes nous avons trouvées, qui ne figurent pas encore dans notre herbier ! Et, en disant ces mots, ils élevaient leurs mains remplies de fleurs de différentes espèces.

— Tout cela est très-bien, dit M. Dalberg, d'un ton sérieux, mais il est bien temps d'arriver, et si votre retard s'était encore prolongé, il nous aurait causé beaucoup d'inquiétude et d'embarras.

— C'est vrai, mon bon père, répondit Guillaume ; pardonnez-nous pour cette fois ; vous vous seriez oublié vous-même, si vous aviez été avec nous.

— Ah ! certainement, ajouta François, prenant à son tour la parole. Imaginez-vous que nous nous enfoncions toujours plus avant dans la forêt, parce que plus on avance et plus elle devient belle, et parce que nous

trouvions toujours de nouvelles plantes. Nous ne nous sentions pas du tout fatigués, et nous poussions toujours plus loin. Tout à coup nous entendîmes le tintement des clochette d'un troupeau, et naturellement nous nous dirigeâmes de ce côté. C'étaient des brebis et des agneaux, les plus jolis du monde, qui paissaient dans une vaste pelouse, auprès de la forêt; presque tous avaient au cou de petites clochettes qui rendaient le plus joli son qu'on puisse imaginer. Non loin de là, le jeune pâtre était assis avec son chien sous un gros chêne, et s'occupait à un travail que d'abord nous ne pouvions reconnaître. Nous approchâmes de lui; que pensez-vous qu'il fit?

— Oh! assurément, vous ne devinerez pas, s'écria Guillaume.

— Eh bien! reprit François, il empaillait un joli petit hibou qu'il a surpris hier dans le creux d'un arbre. Au moment où nous arrivions, il venait de l'achever. Vous ne pouvez vous figurer combien cet oiseau était joli! Il lui avait placé dans le bec une petite musaraigne blanche comme la neige, et que le hibou semblait dévorer; je crois n'avoir jamais rien vu de si bien fait. J'en fis com-

pliment au jeune pâtre, qui me répondit : « Oh ! j'ai déjà empaillé un grand nombre d'autres animaux bien mieux que celui-là ; je vous les montrerais avec grand plaisir si nous étions à la maison, car j'en ai une grande collection. Cependant, ajouta-t-il, j'en dois avoir encore une pièce ici. » A ces mots, il se leva et s'approcha du vieux chêne noueux sous lequel il était assis, et qui était si gros, que certainement trois hommes n'auraient pu l'embrasser. Il fit tourner une branche qui s'avançait sur le tronc, et aussitôt un morceau de l'écorce du chêne s'ouvrit comme une porte, et nous laissa voir l'intérieur de l'arbre qui était creux et arrangé comme une armoire. Guillaume et moi nous avons été bien surpris à cette vue, car nous étions bien loin de nous attendre à rien de pareil. Il y avait en haut, sur une tablette, quelques livres rangés avec soin, et comme nous demandâmes au berger s'il les lisait quelquefois, il nous répondit : Certainement, dès que j'ai un moment de loisir, je l'emploie à la lecture de ces livres. Il y en a plusieurs que j'ai achetés de mes économies, celui-là m'a été prêté par le maître d'école

de notre village, » et il nous montrait un abrégé de l'Écriture sainte. Au-dessous de cette petite bibliothèque étaient suspendus une scie, un marteau, une hache, un ciseau, un foret et d'autres instruments, ainsi qu'un grand nombre de petits bâtons habilement sculptés et de charmantes boîtes de toutes les formes. « Tenez, ajouta le jeune écolier, en mettant la main dans sa poche, en voilà une dont il m'a fait cadeau sans que je la lui demandasse. »

Tout le monde voulut examiner le présent du pâtre, et il fut impossible à François de continuer son récit. La boîte était en effet très-proprement découpée en bois de tilleul, en forme de coffre, et le couvercle était orné d'une petite gravure en relief représentant un berger assis près d'un agneau endormi. Tous les camarades de François lui enviaient presque cet élégant cadeau.

Cependant le soleil baissait de plus en plus, et M. Dalberg, qui tenait beaucoup à être de retour à la maison, à l'heure qu'il avait fixée, voulut que l'on se mît en route.

« Eh bien ! dit François, je vais vous terminer mon récit en marchant. « En effet, les

autres enfants le pressaient vivement de leur finir l'histoire de son entrevue avec le pâtre. Il reprit donc en ces termes : « Au bas de la cachette renfermée dans le creux de l'arbre, on avait placé sur un bloc de bois un petit lièvre empaillé, dans la même attitude que s'il s'élançait pour faire un bond, les oreilles dressées, et tout cela si naturellement arrangé qu'on aurait pu le croire vivant encore. Le berger referma ensuite son armoire secrète, et nous dit qu'il l'avait pratiquée afin d'avoir toujours quelque occupation, quand il est auprès de son troupeau. Il ajouta qu'il ne craignait pas qu'on le volât, car, lors même que l'on connaîtrait l'existence de cette armoire, on ne parviendrait pas à ouvrir la serrure. En effet, nous essayâmes l'un après l'autre, et nous eûmes beau faire tourner dans tous les sens la manivelle, qui ressemblait à une petite branche sèche, il nous fut impossible d'ouvrir la porte.

Le pâtre examina aussi les plantes que nous avions recueillies, et nous les nomma toutes, mais il nous dit qu'il connaissait un endroit où nous en trouverions de bien plus

rares, et il s'offrit de nous y conduire si nous le désirions. Aussitôt, il appela son chien, qui se nomme Sultan, et lui ordonna de garder son troupeau pendant son absence. Il nous accompagna alors durant quelques centaines de pas, jusqu'à l'endroit où se trouvaient ces plantes magnifiques; tenez, en voici quelques-unes : remarquez surtout celles qui portent des fleurs papilionacées et celles qui ont des feuilles en forme de plumes avec de petits boutons rouges.

Ce ne fut qu'après avoir pendant longtemps admiré ces plantes précieuses que nous nous rappelâmes qu'il était bien temps de revenir auprès de vous. Mais alors quelle ne fut pas notre frayeur! nous ne savions plus où nous étions, et nous n'apercevions plus aucune trace de route ou de sentier. Le jeune pâtre s'aperçut bientôt de notre inquiétude : je vous indiquerai votre chemin, nous dit-il, faites-moi seulement connaître de quel côté vous voulez vous rendre. Nous lui fîmes de notre mieux la description du moulin, du lac, des rochers; il s'orienta de suite et reconnut promptement la direction. Il nous conduisit alors pendant un assez long

trajet à travers la forêt, jusqu'à ce que nous fussions arrivés à un sentier frayé. Suivez toujours cette route, nous dit-il, et il ne nous avait pas trompés, car nous nous sommes trouvés au lieu même du rendez-vous.

Nous étions vraiment affligés de quitter si vite notre jeune guide; mais combien j'aurais désiré que vous le vissiez. Jamais je n'ai rencontré de berger si habile et si adroit. Il nous a fallu lui promettre de revenir le voir; avons-nous bien fait, mon père?

— J'irai moi-même avec vous, la première fois que nous pourrons quitter la maison pour toute la journée, car je suis curieux de connaître ce jeune homme extraordinaire.

—Oh! alors, nous irons tous avec vous, s'écrièrent les autres enfants qui avaient écouté le récit de François avec le plus vif intérêt.

— Pourquoi pas, dit M. Dalberg, si vous continuez d'être sages et studieux, nous pourrons quelque jour y aller tous ensemble.

—Oh! nous serons bien sages et bien studieux, nous vous le promettons, bon père. Toutes les fraîches voix des écoliers firent en chœur entendre cette promesse.

—Ce n'est pas chose commune de rencontrer des hommes aussi habiles et aussi laborieux dans une humble condition qui ne leur offre guère de moyens d'instruction, et dans un état où tant d'autres restent toute leur vie grossiers, ignorants et paresseux. Assurément, ce pauvre berger n'avait personne qui l'engageât d'acquérir toutes ces connaissances; il a fallu que son courage fût soutenu par sa propre résolution. Réfléchissez, mes chers enfants, à sa position misérable et isolée. Rappelez-vous combien de fois chaque jour il faut vous faire songer à vos devoirs, et comparez-vous à ce pauvre jeune homme dont assurément personne ne s'occupe à orner le cœur et l'esprit. Comparez-vous à lui, et jugez vous-mêmes de quel côté il y a plus de mérite.

J'éprouve moi-même un vif désir de faire la connaissance de ce jeune pâtre, car, je le sais par expérience, de tels hommes qui avaient les plus grandes difficultés à surmonter pour apprendre quelque chose, et qui ont vaincu tous les obstacles par leur persévérance et leur pénétration, sont souvent devenus des personnages très-remarquables et très-célè-

bres, malgré l'obscurité de leur origine et l'état misérable dans lequel ils avaient d'abord vécu. Je me rappelle particulièrement à ce sujet, un homme digne de la plus grande estime, que j'ai connu autrefois à Vienne, lorsque déjà il touchait presque à la vieillesse; je pourrai bien quelque jour vous raconter l'histoire de ses jeunes années, et je pense qu'elle vous intéressera.

LOUIS.

Comment s'appelait-il donc?

M. DALBERG.

Il se nommait Duval.

TOUS LES ENFANTS.

Oh, de grâce! bon père, racontez-nous tout de suite quelques traits de sa vie. Nous vous en prions!

M. DALBERG.

Cette histoire est trop longue; je ne pourrais vous la raconter aujourd'hui. Demain peut-être et les jours suivants, je pourrai vous satisfaire, mais toujours après que vous aurez fini vos devoirs.

GUILLAUME.

Oui, nous travaillerons bien, et vous nous

racontercz cette histoire avec bien des détails, n'est-ce pas ?

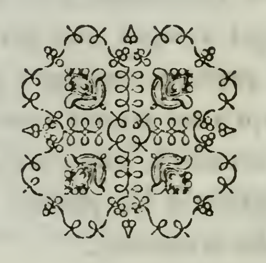
TOUS LES ENFANTS.

Oh ! c'est bon, comme ce sera amusant ! quel plaisir ! »

En s'entretenant ainsi, on avait fait, sans s'en apercevoir, la moitié de la route ; alors la lune se leva et accompagna de sa douce lumière nos petits voyageurs jusqu'à leur arrivée à l'entrée du village. Là, les différentes personnes qui avaient pris part à cette fète champêtre, présentèrent leurs adieux au bon curé ainsi qu'à ses jeunes amis, et tout le monde, se séparant, alla chercher un repos que les fatigues et les plaisirs de la journée avaient rendu nécessaire.

Le lendemain, M. Dalberg commença l'histoire qu'il avait promise à ses élèves. Il se servit presque constamment pour la raconter, des expressions de Valentin Duval lui-même, car ce dernier avait écrit dans sa vieillesse le récit de ses aventures, pour son propre amusement et pour l'instruction des autres. Comme ce manuscrit ne fut connu qu'après sa mort, lorsqu'on le trouva parmi les papiers qu'il avait

laissés, on peut être certain que son histoire est écrite avec franchise, et que ce qu'il dit de ses bonnes qualités et de ses défauts ne lui est pas inspiré par la vanité, mais bien par le sincère témoignage de sa conscience.



PREMIÈRE SOIRÉE.

Jeunesse de Duval.

Duval naquit en 1695, à Artonnay, petit et misérable village de la Champagne; ses parents étaient si pauvres, qu'ils avaient à peine de quoi le nourrir. Il n'y avait pas moyen de songer à lui donner de l'éducation, et tout ce qu'on put faire, ce fut de lui apprendre par cœur le *Pater* et quelques autres prières. Sa mère, cependant, lui enseigna les principes de la foi catholique qu'elle professait avec autant de fermeté que de simplicité de cœur; elle tâcha en outre de lui inspirer

la crainte des jugements de Dieu, l'amour du prochain et de la vertu. Il passa ainsi sa première jeunesse dans une ignorance profonde et dans une telle indigence, qu'à l'âge de sept ans, n'ayant jamais vu de pain blanc, il fut très-étonné un jour qu'il en aperçut chez le curé.

Les années de l'enfance se passèrent pour lui fort paisiblement; loin de partager l'humeur querelleuse des autres enfants de son âge, quand une dispute ou un combat s'élevait parmi eux, il s'éloignait aussitôt, et s'en allait chercher la paix et la tranquillité au milieu des champs et des bois. Enfin, comme ces violentes altercations se renouvelaient souvent parmi ses turbulents camarades, il prit le parti de ne plus se mêler à leurs jeux et de les éviter complétement. Il passait son temps à faire la chasse aux oiseaux, aux mouches et aux papillons; il les poursuivait à perte d'haleine sur les prairies, le long des ruisseaux, jusqu'à ce que la nuit et la faim le rappelassent chez ses parents. Quelquefois, cependant, il restait couché tranquillement à l'ombre d'épais buissons, ou bien, caché parmi les roseaux au pied d'un saule, il se plai-

sait à entendre le doux murmure d'une source qui roulait ses eaux sur des cailloux. Il avait l'âme extrêmement sensible, et ces joies silencieuses faisaient souvent couler des larmes de ses yeux ; l'aspect d'un joli bois ou de toute autre beauté naturelle faisait bondir son cœur de plaisir. Il se plaisait de plus en plus dans ces contemplations tranquilles, et les recherchait de plus en plus, mais le ciel mit un terme à ses jouissances innocentes.

Comme il était tout jeune encore, la mort lui avait enlevé son excellent père, qui ne laissait en mourant à sa femme que leur fils et une vieille cabane dont le toit en chaume était percé de toutes parts. Après huit ans de veuvage, la mère de Valentin se remaria avec un homme qui habitait le voisinage ; mais cette seconde union fut loin d'être heureuse. Le beau-père de Duval était un tyran farouche, un tigre sauvage plutôt qu'un homme. Ce pauvre enfant eut beaucoup à souffrir de la part de ce maître cruel ; plus d'une fois, il crut qu'il allait rendre l'âme au milieu des horribles tourments qu'on lui infligeait pour la moindre faute. Le caractère de

ce beau-père sans humanité fit bientôt pour Duval de la maison paternelle un véritable enfer. Aux peines journalières qu'il avait à souffrir, il faut ajouter la faim, car ses parents ne pouvaient pas toujours lui donner assez à manger, puisqu'ils en manquaient pour eux-mêmes. Cette terrible nécessité le conduisit un jour à commettre une mauvaise action : pressé par le besoin, il pénétra dans le jardin d'un voisin, pour y manger quelques pommes tombées à terre. Au moment où il tendait la main pour s'en emparer, il aperçut un homme qui accourait vers lui de toutes ses forces. La crainte d'être saisi lui donna une force prodigieuse, il s'élança et franchit d'un seul bond la haie et le fossé, puis il courut pendant une heure à travers les champs sans même regarder derrière lui si on le poursuivait. Telle est l'horreur que nous inspire à nous-même une mauvaise action !

Comme il courait toujours, la frayeur qu'il éprouvait, la nuit tombante et quelques petits buissons l'empêchèrent d'apercevoir une fosse qui avait été creusée pour prendre des loups, et qui se trouvait par

hasard sous ses pas. Il y tomba la tète la première, et se fût infailliblement tué dans cette chute, s'il ne fût tombé assez mollement sur le fond de la fosse que la pluie et les eaux qui y coulaient avaient garnie d'une épaisse couche de vase; mais il s'enfonça profondément dans la boue, et ce fut par miracle qu'il n'y fut pas suffoqué, car il resta longtemps sans connaissance. Lorsqu'il revint à lui, il eut beaucoup de peine, fatigué comme il l'était, à se retirer de cette fange gluante et tenace dans laquelle il se trouvait pris de tous côtés. Il y parvint enfin, mais après des efforts qui auraient suffi pour épuiser l'homme le plus vigoureux; tout son corps, son visage et ses cheveux étaient couverts d'une boue noire et épaisse; il se faisait horreur à lui-même, et se mit à pleurer amèrement.

MAXIMILIEN.

Le pauvre jeune homme!

TOUS LES ENFANTS.

Ah! nous le plaignons bien sincèrement.

M. DALBERG.

Vous avez plus de motifs que vous ne pensez de le plaindre, mes chers enfants, et

lui-même ne connaissait pas encore tout ce que sa position avait de déplorable.

FRANÇOIS.

Arriva-t-il un loup, par hasard?

M. DALBERG.

Ce n'est pas cela, mais, comme il voulait sortir de cette fosse, il se mit à chercher et à tâtonner de tous côtés, autour de lui, mais il ne trouvait partout que des bords escarpés, et point d'issue praticable. Une horrible angoisse comparable à celle de la mort s'empara alors de son esprit, et il tomba dans une espèce de démence furieuse; il se déchirait les mains avec les dents, et s'épuisa tellement en cris et en gestes désespérés, qu'il tomba en défaillance. Il resta ainsi jusqu'à la pointe du jour, étendu dans la boue comme un ver de terre, et sous l'influence d'une espèce de cauchemar, qui lui montrait sans cesse dans un rêve fatigant, les images de la mort la plus horrible. Enfin le crépuscule du matin lui permit de remarquer que l'un des côtés de sa prison était moins escarpé que les autres, et il conçut l'espérance de pouvoir l'escalader à l'aide de quelques

touffes d'herbes et de quelques roseaux qui avaient poussé là. Heureux de cette découverte, il s'empressa de grimper le long de cette paroi, et déjà il atteignait le bord de la fosse, lorsque, son pied ayant glissé, il retomba au fond comme une masse inerte. La crainte de se voir enseveli vivant dans la fange ranima de nouveau son courage ; il invoqua le secours de Dieu dans cette extrême détresse et plaçant toute sa confiance dans sa divine bonté, il le supplia de l'arracher à cette horrible situation. Il se sentit tellement fortifié par cette prière et par la ferme espérance qu'il plaçait dans le secours du ciel, que, malgré la pesanteur de la boue dont il était chargé, malgré les tourments de la faim, malgré l'épuisement de ses forces et l'engourdissement de ses membres, il parvint enfin à sortir de cette épouvantable prison.

MAXIMILIEN.

Ah ! que je suis content ! je commençais à croire qu'il ne pourrait jamais sortir de cette vilaine fosse.

LOUIS.

Et moi aussi, le voilà enfin libre, ce pauvre garçon.

AUGUSTE.

Et il peut aller chez lui se réchauffer et se reposer.

M. DALBERG.

Valentin fut ému et attendri jusqu'aux larmes, en se retrouvant rendu à la liberté. Il leva les yeux au ciel, et remercia du fond du cœur la providence divine qui l'avait assisté dans cet extrême besoin et l'avait miraculeusement rendu à la vie; puis, tombant sur le gazon, il l'embrassa avec joie et à plusieurs reprises. S'étant relevé ensuite, il se mit en route.

Au bout d'un quart d'heure environ, il arriva sur les bords d'un étang, dont les eaux faisaient marcher un moulin; il se jeta aussitôt dans l'eau, et se mit à se baigner et à plonger à plusieurs reprises pour se laver et pour débarrasser toutes les parties de son corps de la boue qui s'y était attachée.

Cependant le meunier à qui appartenaient le moulin et l'étang vint à passer auprès de lui, et comme on n'était plus dans la saison des bains de rivière; il fut fort étonné en voyant ce jeune homme qui s'était jeté dans l'eau dès la pointe du jour. Il lui demanda

donc par quelle bizarrerie il choisissait si singulièrement son temps pour prendre des bains froids, mais Duval était tellement engourdi, qu'il lui était impossible de prononcer une seule parole. Les larmes abondantes qu'il versait et la pâleur de son visage firent bientôt naître chez le meunier la compassion, au lieu de la curiosité qu'il avait d'abord éprouvée. Il le fit sortir de l'eau, le conduisit dans sa maison, et le mit dans un bon lit, tandis que l'on faisait sécher ses habits. Le meunier lui offrit un morceau de pain qu'il dévora à l'instant même; on lui en donna un second qui disparut avec la même rapidité; il lui semblait qu'il ne pouvait y avoir sur la terre assez de pain pour apaiser la faim qui le déchirait. Mais son hôte fut assez prudent pour ne pas satisfaire cet appétit vorace.

Le bon meunier se plaça auprès du lit de son jeune protégé qu'il considérait avec autant d'attention que de pitié. C'était le plus triste spectacle que l'on puisse imaginer; Duval gardait un morne et profond silence, mais son attitude et tous ses mouvements révélaient la triste agitation de son âme. Il te-

nait ses mains serrées sur sa figure , et les arrosait d'un torrent de larmes, ses yeux étaient hagards et la raison semblait l'avoir abandonné.

Cependant sa pensée se reportait sur la série des accidents qui lui étaient arrivés et des malheurs qu'il avait eus à supporter. Il tremblait à l'idée qu'il faudrait retourner chez son beau-père et endurer le rigoureux châtiment qui lui était sans doute réservé. Enfin un sommeil bienfaisant vint suspendre le cours de ses tristes réflexions.

Il dormit pendant douze heures sans interruption , et se trouva très-fortifié à son réveil. Il faut avoir souffert des douleurs de ce genre pour comprendre la satisfaction qu'il ressentit. De nouveau il remercia Dieu avec toute la ferveur dont son âme était capable et se recommanda encore à la divine providence.

Le bon meunier , le voyant bien restauré, fut curieux d'apprendre par quelle suite d'aventures il avait été mis dans la déplorable situation où il l'avait rencontré. Duval lui raconta toute son histoire avec une naïveté dont le meunier fut profondément touché ; cet homme généreux donna même à Valentin

un vieux chapeau tout couvert de farine, pour remplacer le sien qui était resté enfoncé dans la boue. Mais lorsqu'il demanda à Valentin qui il était et où il demeurait, celui-ci ne voulut lui faire aucune réponse, dans la crainte que le meunier ne le forçât à retourner chez son beau-père, ce qu'il craignait par-dessus toutes choses.

Déjà plus d'une fois il avait eu la pensée de s'affranchir des mauvais traitements qu'il avait à supporter, et à quitter la maison paternelle. Les derniers événements qui lui étaient arrivés le confirmèrent dans cette résolution, et il se décida à ne plus retourner chez ses parents.

LOUIS.

Sans doute il lui sera arrivé malheur comme à Robinson, qui avait aussi abandonné la maison paternelle sans la permission de ses parents.

FRANÇOIS.

Oh! mais il y a une grande différence entre les deux situations, et assurément on ne pouvait pas exiger de Duval qu'il aimât beaucoup son brutal beau-père.

GUILLAUME.

Au moins devait-il aimer sa mère, et cependant il allait l'abandonner aussi.

M. DALBERG.

Je ne prétends pas justifier notre pauvre Valentin et encore moins soutenir qu'il eût parfaitement raison, mais il était certainement plus excusable que l'imprudent Robinson. Je ne sais pas s'il trouvait auprès de sa mère l'affection que les vôtres vous montrent sans cesse, mes enfants, mais en supposant même qu'elle eût pour lui tout l'amour d'une bonne mère, la nécessité l'obligeait à consacrer tout son temps à de rudes travaux, et il ne lui restait par conséquent que bien peu d'instants pour s'occuper de son fils. Il ne connaissait donc pas ce bonheur dont vous jouissez tous les jours, et que vous trouvez dans les soins bienveillants dont vos parents vous entourent. De là vient sans doute qu'il n'éprouvait pas ce vif attachement qu'un bon fils doit avoir pour ceux à qui il doit le jour. Que je le plains, le pauvre Valentin, sa jeunesse fut privée de l'amour filial, de ce sentiment si pur qui fit le bonheur de mes premières années. Il lui

coûtait donc peu de prendre une résolution de ce genre, et il n'avait certes rien à regretter dans la maison paternelle. Son parti fut donc promptement pris, et il résolut de se rendre droit... à Paris.

TOUS LES ENFANTS, *avec étonnement.*

A Paris!

M. DALBERG.

Oui, mes amis, à Paris. Ne savez-vous donc pas comment les enfants sont faits et les singulières idées qui leur passent par la tête. Les merveilleux récits qu'il avait entendus quelquefois lui avaient depuis longtemps inspiré le désir de connaître cette grande ville. Paris, lui avait-on dit, est trois ou quatre fois plus grand que notre village. Cela lui paraissait inconcevable. On ajoutait encore qu'il y avait des rues entières qui étaient pavées, et vingt maisons aussi grandes que l'église de la paroisse. Ces descriptions lui semblaient si merveilleuses, qu'il s'informait si les hommes étaient aussi plus grands et plus gros à Paris qu'ailleurs, et comme on lui répondait que les habitants de cette grande ville ne différaient en rien pour la taille

des hommes de son pays, il se demandait ce qu'ils pouvaient faire de si grands édifices. Il s'imaginait que les maisons devaient être en rapport avec la taille de ceux qui y demeurent, comme les habits sont appropriés à ceux qui doivent les porter.

Il s'occupait aussi beaucoup du roi, et demandait s'il était visible à Paris, car il confondait presque la puissance du trône avec la majesté divine. Il se figurait aussi que le roi devait être un géant et que sa taille était proportionnée à son pouvoir. Ce qui le confirmait dans cette pensée, c'est que le maire de son village se trouvait par hasard plus grand de quelques pouces que les autres habitants; comme ce même maire avait une voix forte et sonore, le pauvre enfant, qui voulait donner au roi des attributs en rapport avec sa puissance, lui supposait une voix formidable comme le grondement du tonnerre.

FRANÇOIS.

Comment pouvait-il se mettre de pareilles idées dans la tête? Le plus petit enfant sait bien que le roi est un homme comme un autre.

M. DALBERG.

Et qui te fait penser que le plus petit enfant sait cela?

FRANÇOIS.

Mais, parce qu'on l'entend dire tous les jours.

M. DALBERG.

On l'entend dire, par qui? Songe donc que tu vis au milieu de personnes raisonnables et instruites qui se font un plaisir de te communiquer tout ce que l'étude et l'expérience leur ont enseigné. Mais combien la situation de Duval n'était-elle pas différente? Il avait passé sa jeunesse dans une des plus pauvres contrées de la France, au milieu de quelques paysans grossiers et ignorants, qui n'éprouvaient pas le moindre besoin de s'instruire eux-mêmes, et qui songeaient encore bien moins à former l'esprit du pauvre enfant. Réfléchis maintenant aux idées que cet enfant s'était formées, et tu verras qu'il avait raisonné avec plus de justesse qu'on n'est d'abord porté à le penser.

Toutes ces images qui lui remplissaient sans cesse l'imagination lui avaient donc inspiré le plus ardent désir d'aller visiter Paris.

Il confia son projet au meunier qui lui nomma les lieux principaux qu'il aurait à traverser avant d'arriver à Paris. Six ânes chargés de farine devaient partir le lendemain du moulin pour se rendre à la première ville qui se trouvait sur la route de Paris, et le meunier promit de le faire conduire jusque-là par cette occasion.

La caravane partit en effet le lendemain matin sous la direction de deux garçons meuniers, et Valentin fut placé sur l'âne qui ouvrait la marche. Il y faisait une singulière figure ; imaginez-vous en effet un petit paysan grimpé et accroupi sur les sacs que portait l'âne, les pieds nus, la figure encore couverte de meurtrissures par suite de sa chute et ombragée par quelques boucles de cheveux noirs, et enfin tout ce petit individu recouvert d'un énorme chapeau de meunier tout blanc de farine, et qui le cachait comme un parapluie ; telle était notre héros qui partait cependant pour aller chercher fortune dans la première capitale du monde. Toutefois le ridicule de sa position et de sa physionomie ne détournait pas un instant son esprit des grands projets qui lui roulaient

sans cesse dans la tête. Paris ne sortait pas un instant de sa pensée ; il s'y croyait déjà rendu, et parcourait en idée les rues de cette ville magnifique. Une seule chose l'embarrassait un peu : il avait entendu dire qu'à Paris on parlait français, et non pas le patois dans lequel il s'était toujours exprimé jusqu'à ce moment.

Il s'imagina alors que tous ceux qui parlaient autrement que lui parlaient bon français, et il s'appliquait de tous ses moyens à imiter leur accent et à reproduire leurs expressions.

Ainsi, en peu de temps, son langage se transforma en une espèce de galimatias, composé informe du patois de son pays, et de toutes sortes d'expressions bizarres et singulières qu'il attrapait à droite et à gauche, et qu'il appliquait ensuite à tort et à travers, si bien que le plus souvent on ne le comprenait pas du tout. Mais il s'imaginait que c'était là le bon français, et qu'il ne pourrait se faire comprendre qu'à Paris.

Pendant qu'il roulait ces châteaux en Espagne dans sa tête, le cortége en tête duquel il marchait atteignit un petit village situé

à une demi lieue de la ville de Troie ; à l'entrée de ce village, un gros chien vint attaquer la monture de notre aventurier ; l'animal, pour se débarrasser de son agresseur, se mit à ruer d'une telle force, que son cavalier tomba à terre, où il fut à l'instant même suivi par les sacs de farine qui le couvrirent entièrement. Si ses compagnons ne fussent accourus à son secours, il eût été étouffé sous cette lourde charge ; mais il en fut quitte pour une foulure au bras gauche. La crainte d'être laissé en route par les garçons meuniers lui fit dissimuler sa douleur, et il remonta courageusement sur son fougueux coursier. Cependant comme la souffrance qu'il éprouvait allait toujours en augmentant, il ne put s'empêcher de se plaindre bien fort en arrivant à Troie.

Bientôt abandonné par ses compagnons de route qui ne s'occupaient plus de lui, il se livra au milieu de la rue aux manifestations les plus vives de sa douleur. Ses larmes et ses cris fixèrent l'attention de quelques personnes humaines qui s'informèrent charitablement du sujet de son chagrin. Voyant son bras enflé d'une manière qui annonçait une

foulure dangereuse, elles le firent transporter à l'hospice de la ville, destiné aux vieillards et aux infirmes.

HÉRAULT.

C'était-là une bonne action de la part de ces personnes.

ÉDOUARD.

Assurément, car sans cela, que serait-il devenu, le pauvre Duval?

LOUIS.

Peut-être serait-il mort là.

M. DALBERG.

Voyez donc, mes enfants, combien il est beau d'être humain et bienfaisant. Nous allons terminer notre journée par cette conclusion morale. Avant de nous livrer au repos, allons prier Dieu de nous inspirer toujours des sentiments de charité envers nos semblables, et de nous donner les moyens d'exercer notre bienfaisance à leur égard.

SECONDE SOIRÉE.

Duval apprend à mieux connaître les hommes et les choses.

Aussitôt que Duval fut arrivé à l'hôpital, il rendit avec la plus grande ferveur grâce à Dieu qui l'avait encore une fois arraché à un péril imminent. Il fut parfaitement soigné dans cet établissement, et il y resta encore après sa guérison pendant le reste de l'hiver, qui se trouvait alors dans sa plus grande rigueur. Le temps qu'il passa là ne fut pas entièrement perdu pour lui, et il y recueillit un grand nombre d'observations.

Vous vous rappelez sans doute l'anxiété

cruelle dont il avait été agité quand il se trouva renfermé dans la fosse à loup où il était tombé, et combien il craignit d'y mourir. Mais comme il avait échappé à cette fin terrible, il n'était pas fâché de savoir au juste ce que c'était que la mort, et quel changement s'opère chez nous à ce moment suprême. Jusque-là, ses idées sur la mort n'étaient pas bien arrêtées, ou plutôt il s'en faisait une image complétement fausse. Il savait fort bien que c'était le terme de la vie, mais il ne connaissait qu'une cause qui pût amener cet événement ; et c'était la faim. Il supposait donc qu'un homme pouvait vivre aussi longtemps qu'il aurait quelque chose à manger.

TOUS LES ENFANTS.

Ah! ah! ah! cela serait fort commode et fort agréable.

M. DALBERG.

Il ne fut pas longtemps avant d'apprendre qu'il n'en était pas ainsi. Dans la salle même où il était placé se trouvait un jeune homme dont on s'occupait beaucoup. Il recevait fréquemment la visite de plusieurs

personnes qui lui parlaient d'un air grave et solennel.

ÉDOUARD.

C'étaient sans doute des prêtres ?

M. DALBERG.

Oui, mon cher enfant, c'étaient de pieux ecclésiastiques, des hommes charitables et dévoués qui s'étaient imposé la triste mais salutaire mission d'assister ce jeune homme sur son lit de mort, de l'instruire encore, de calmer ses souffrances en ce monde et son inquiétude sur la vie à venir. Ils lui enseignaient que la mort est une loi de notre nature, à laquelle aucun être humain ne peut se soustraire, car telle est la volonté de Dieu mais ils lui rappelaient aussi que l'âme ne meurt pas avec le corps, et qu'elle se dégage de ses liens terrestres pour aller dans un monde meilleur et éternel. C'était par ces discours et d'autres semblables qu'ils s'efforçaient d'adoucir ses souffrances et de distraire son esprit des douleurs auxquelles son corps était en proie. Duval prêtait à ces discours une oreille attentive, et il trouvait ces vérités si grandes et si sublimes, qu'il aurait voulu les entendre développer tous les jours. Enfin

il crut s'apercevoir que l'un de ceux qui entouraient habituellement son voisin secouait la tête d'un air affligé, et il comprit qu'il n'y avait plus d'espoir de sauver ce pauvre malade, et qu'il touchait à la dernière extrémité. Valentin approcha aussitôt du lit du jeune moribond, et voyant que l'on remportait des aliments sans qu'il y eût touché, il s'imagina qu'il refusait de prendre la nourriture dans l'intention arrêtée de se faire mourir volontairement. Cette résolution lui semblait fort bizarre, et il ne concevait pas que l'on pût préférer la mort à la vie. Il lui demanda donc naïvement pourquoi il s'obstinait à vouloir mourir, lorsqu'il ne dépendait que de lui de prendre de la nourriture pour continuer à vivre. Le malade répondit qu'il lui était impossible de prendre aucun aliment quel qu'il fût. Quelque exacte que fut cette réponse, elle paraissait encore fort suspecte à Duval, qui ne pouvait pas concevoir que l'on pût jamais ne pas être en état de manger.

MAXIMILIEN.

C'est que le pauvre garçon n'avait pas eu souvent de quoi satisfaire son appétit.

Le pauvre voisin de Duval n'était pas en effet disposé à prendre de la nourriture, car il mourut deux jours après. Notre ami en fut fort irrité, car il était convaincu que sa mort n'était autre chose que la conséquence de l'entêtement avec lequel il s'était refusé à recevoir des aliments. Cependant il voulut le voir encore une fois; mais quelle ne fut pas sa frayeur en voyant son corps immobile, raide, froid et les traits de son visage entièrement bouleversés. A partir de cet instant il eut pour la mort l'aversion la plus prononcée, et il aima la vie plus que jamais. Il était encore trop jeune et trop peu éclairé pour que les paroles des prêtres qui assistaient le moribond à ses derniers moments produisissent sur son esprit toute l'impression qu'il aurait dû en recevoir.

Il ne tarda pas à apprendre que la faim n'est pas la seule cause qui puisse produire la mort. Comme il se promenait un jour dans l'hôpital, il entra dans une salle où se trouvaient trente ou quarante vieillards nourris et soignés dans l'établissement aux frais des habitants bienfaisants de la cité.

Tout annonçait la faiblesse et la fragilité de la vie humaine dans cet asile où l'affaiblissement du corps se montrait sous toutes les formes possibles. La vue de ces respectables vieillards affligea profondément Duval, surtout lorsqu'on lui dit qu'un jour il deviendrait semblable à eux. Il est vrai qu'il avait vu quelques vieillards dans son village ; mais jamais il ne lui était venu à l'esprit qu'ils avaient pu être jeunes dans leur temps. Parmi tous les vieillards qui se trouvaient là réunis, Duval en remarqua surtout un que le poids des années avait incliné vers la terre, et qui marchait entièrement courbé. Il s'approcha de cet homme vénérable, observa ses traits et toute sa personne avec la plus grande attention, et lui adressa une foule de questions sur son âge, sur les rides qui sillonnaient son front, sur ses cheveux blancs ; en un mot sur tout ce qui portait en lui l'empreinte de la vieillesse. Il lui demanda s'il avait jamais été jeune aussi, et comment il avait fait pour devenir si vieux et pour que son visage devînt si différent de celui des autres hommes. Le vieillard lui ayant répondu que tous ces phénomènes étaient l'ouvra-

ge du temps, Valentin le pria encore de lui expliquer ce que c'était que le temps.

GUILLAUME.

Comment, son ignorance allait jusque là? oh! c'est bien étonnant.

M. DALBERG.

Pas autant que tu le penses peut-être. En effet, Duval n'avait jamais entendu parler du temps qu'à propos de l'état de l'atmosphère.

FRANÇOIS.

Ah! oui, comme on dit: il fait beau temps, il fait mauvais temps.

GUILLAUME.

L'on dit aussi: le temps est sec; le temps est humide.

M. DALBERG.

C'est précisément cela, mes enfants; eh bien donc, Duval qui n'avait jamais songé au temps qu'à l'occasion du soleil ou de la pluie, ne pouvait pas comprendre comment un temps beau ou mauvais, sec ou humide, pouvait faire vieillir un homme. Le bon vieillard, de son côté, était fort surpris de la

question que lui adressait Valentin , et il en rit d'aussi bon cœur que ses forces le lui permettaient. Il expliqua ensuite à notre petit ignorant que ce n'était pas l'état de l'atmosphère , mais bien une longue suite de jours et d'années qui amenait la vieillesse ; il ajouta même que les hommes ne subissaient pas seuls cette influence de l'âge , mais que les animaux et les plantes et les édifices eux-mêmes vieillissaient à la longue. Le vieillard s'étant aussi aperçu que Duval n'avait qu'une idée fort confuse de la division du temps , lui indiqua le nombre de jours qui composent une année et les saisons qui la partagent ; il lui apprit aussi le nom des mois et lui donna quelque idée des changements de température qu'amène habituellement chaque saison.

Duval était enchanté des connaissances nouvelles qu'il venait d'acquérir, quoiqu'elles fussent bien superficielles , mais cependant il ne s'y fiait qu'à demi , et il voulait voir, avant d'ajouter foi à tout ce qu'on lui avait enseigné , si les autres vieillards parleraient dans le même sens. Il allait donc adressant ses questions à tous ces braves invalides , faisant une demande à un bout de la salle et

allant à l'autre extrémité renouveler ses interrogations; enfin, il arriva auprès d'un vieillard à barbe rousse qui ne le reçut pas si poliment que les autres. La question de Duval était en effet si singulière que le bon homme crut qu'il voulait se moquer de lui; il le regarda donc sévèrement, et levant sur lui son bras que notre questionneur croyait paralysé, il le chassa sans daigner lui répondre, et en lui appliquant sur la figure quelques soufflets que le jeune garçon évita en partie en prenant la fuite.

Après avoir quitté précipitamment cette salle, Duval entra dans une autre, où il vit plus de cent personnes occupées à différents travaux et se livrant à l'exercice de diverses espèces de métiers ou d'industries. Ces objets entièrement nouveaux pour lui excitèrent vivement sa curiosité et son envie d'apprendre; mais comme il ne connaissait absolument rien de tout ce qu'il voyait, il lui fallut importuner tout le monde de ses interminables questions. On fut bientôt si las de répondre à ses demandes, que l'on se plaignit de lui aux surveillants de l'établissement, et l'un d'eux,

sans plus amples informations, le fit chasser de l'hospice.

A cet endroit du récit, les jeunes auditeurs de M. Dalberg déplorèrent vivement le sort malheureux du pauvre garçon qui retombait sans cesse d'un malheur dans un autre, et ils blâmèrent la sévérité du préposé de l'hospice qui l'avait ainsi expulsé. Le bon curé reprit sa narration dans ces termes :

Duval, accoutumé déjà à la mauvaise fortune, se retrouva encore une fois abandonné tout seul dans la rue. Il se disposait à poursuivre sa route, mais comme il allait sortir de la ville, il entendit une musique majestueuse, la plus belle qui eût jamais frappé son oreille. Il s'arrêta aussitôt, et vit qu'il se trouvait vis-à-vis d'une église où le service divin se célébrait et où les chants sacrés étaient accompagnés des sublimes accords de l'orgue. Enchanté de cette puissante harmonie, il entra en toute hâte dans l'église, et frappé par la magnificence intérieure de cet édifice, il restait à l'entrée, les yeux fixés vers la voûte, la bouche béante, absorbé par l'étonnement et l'admiration. Bientôt, il fut tiré de cette extase et rappelé à lui-même par

une rude bourrade ; un bédeau qui passait au près de lui, l'avertissait à sa manière qu'il oubliait le respect dû au lieu saint ; en effet Duval, dans la profonde surprise qui s'était emparée de lui, avait conservé sur sa tête son grand chapeau de meunier ; le bédeau l'enleva violemment de sa tête, et le fit voler jusqu'au milieu de la rue. Duval, reconnaissant son oubli, demanda pardon au serviteur de l'église qui l'avait un peu rudement rappelé à son devoir, et se prosternant ensuite avec la plus grande humilité sur les dalles du temple il pria Dieu avec ferveur de ne pas l'abandonner dans sa détresse et de lui servir de guide dans le long pèlerinage qu'il avait entrepris.

Cependant, comme il craignait de perdre son chapeau, il se leva bientôt, et courut le ramasser. En se baissant, il s'aperçut que la rue était pavée ; il fut aussi surpris de cette découverte que s'il se fût trouvé déjà dans les rues de Paris. Son étonnement s'accrut beaucoup encore quand il s'aperçut que le pavé s'étendait même hors de la ville et au milieu des champs. Il demanda aux passants jusqu'où allait cette chaussée, et on lui répondit qu'il la verrait la même pendant qua-

rante lieues, jusqu'à Paris. Le roi, lui dit-on, l'a fait arranger ainsi pour la commodité des voyageurs. Cette explication lui fit concevoir une très-haute idée de la puissance du monarque, mais en même temps, Paris perdit à ses yeux beaucoup de sa magnificence, car il avait déja sous les yeux une des merveilles qu'il s'attendait à y trouver : des rues et même des routes entièrement pavées.

Après une marche non-interrompue de plusieurs heures, il s'assit sur le bord de la route et à l'ombre d'un arbre, pour se reposer un peu, mais il ne jouit pas longtemps de cette tranquillité. En regardant sur la route, il y vit une figure dont l'aspect bizarre et extraordinaire le remplit d'étonnement et de frayeur. Voyant que cette figure marchait et s'approchait de lui, il se mit à fuir de toutes ses forces. Cependant il s'arrêtait de temps en temps, et tâchait de reconnaître exactement la nature de cet être qui le suivait toujours d'un pas régulier. Enfin il s'aperçut que cette figure n'était autre chose qu'un homme vêtu d'une longue robe marron et d'un large manteau de la même couleur ; ce manteau ne tombait que jusqu'au milieu de

la taille ; la tête de cet homme était en outre couverte d'une espèce de bonnet pointu semblable au reste de son costume, et qui semblait encore rehausser sa taille déjà élevée. L'inconnu s'approchant toujours, Duval remarqua encore qu'il avait une barbe longue et touffue qui tombait en ondoyant jusqu'à une ceinture en cuir à laquelle était attaché un rosaire à gros-grains, orné d'une petite tête de mort et d'un simple crucifix de bois.

FRANÇOIS ET HÉRAULT.

C'était un capucin !

LES AUTRES ENFANTS.

C'est vrai, c'était là leur costume, n'est-ce pas, notre bon père ? Ah ! de grâce, continuez votre récit.

M. DALBERG.

Notre petit voyageur se remit complétement de sa frayeur quand il entendit de loin cet homme qui l'avait si fort épouvanté entonner un chant pieux à la louange de la très-sainte vierge Marie. Vous avez deviné juste ; c'était un religieux, un ermite qui appartenait à l'ordre des capucins.

Duval avait bien envie de l'aborder, mais ce costume qu'il voyait pour la première

fois et l'air grave et respectable de celui qui le portait lui ôtèrent le courage. Il paraît toutefois que le religieux l'avait remarqué, car il s'approcha de lui et lui demanda où il allait. Duval le salua respectueusement, et, après avoir satisfait à ses questions, il pria à son tour le capucin de vouloir bien lui dire qui il était, d'où il venait et pourquoi il était habillé autrement que les autres hommes. Le moine répondit à toutes les demandes du jeune curieux d'une manière complète et satisfaisante. Il lui dit qu'il venait de Rome, où il avait fait un pèlerinage au tombeau de plusieurs saints, et Duval apprit ainsi qu'il y avait dans le monde un grand pays nommé l'Italie et séparé de la France par une chaîne de montagnes nommées les Alpes. Il voulut encore savoir quel aspect avaient ces montagnes, car il ne connaissait encore que des collines; le complaisant capucin répondit avec une admirable patience aux milliers de questions que lui fit le curieux Valentin, car chacune de ses réponses renfermait quelque idée nouvelle pour le petit villageois, et donnait ainsi naissance à une nouvelle interrogation. Le père Pacome, c'était le nom de

l'ermite, lui raconta qu'autrefois il avait servi comme officier dans l'armée, et ces mots fournirent une ample matière aux questions de Duval. Pour la première fois de sa vie, il entendait parler de militaires, d'armées, de combats, de siége, de bombes, de canons et de tout ce qui se rattache à l'art de la guerre.

Valentin, qui n'avait jamais conçu de telles idées, et qui était, comme on sait, d'une nature fort pacifique, croyait que le bon moine lui en imposait en lui racontant comment des milliers d'hommes rangés en ordre de bataille cherchaient tous les moyens de se détruire réciproquement par le fer ou par le feu. Enfin, comme le père Pacome lui disait que tout cela se faisait d'après les ordres des puissants de la terre, et qu'une infinité d'hommes plaçaient leur gloire et leur honneur à tuer un grand nombre d'ennemis, il n'hésita plus à penser que le bon capucin voulait abuser de son inexpérience pour se moquer de lui, et il lui déclara ouvertement qu'il avait tort de chercher à lui faire croire de tels mensonges. Son compagnon de voyage lui ayant assuré de nouveau que tout cela était parfaitement exact, Duval tomba

dans une profonde tristesse, et le pria de vouloir bien lui raconter d'autres détails sur son voyage au delà des Alpes.

L'excellent ermite reconnut d'abord que ces habitudes de la vie humaine dont la peinture l'avait si vivement choqué étaient en effet injustes et cruelles, et il ajouta que les hommes en sont venus à ce point de dépravation et de méchanceté parce qu'ils se sont éloignés du sentier que le Seigneur leur avait tracé, et parce qu'ils ont oublié les préceptes de la divine sagesse. Il reprit ensuite le récit de son voyage, et lui décrivit la hauteur prodigieuse des Alpes et les difficultés que les voyageurs rencontrent pour les franchir. L'intérêt et le plaisir que Duval prenait à ces récits ne sauraient se dépeindre ; les tableaux que le père Pacome lui traçait lui semblaient ravissants ; il lui montrait d'un côté un rocher escarpé dont le sommet s'élève jusqu'au milieu des nuages où se forme le tonnerre, et à côté, il lui peignait un abîme dont l'œil ne peut chercher le fond, sans que le frisson du vertige s'empare du voyageur ; plus loin les torrents d'une onde impétueuse et transparente comme le cristal qui, jaillissant du mi-

lieu des rochers, se précipite avec bruit de cascade en cascade et va se perdre dans des gouffres sans fond; puis des cavernes, des grottes, des rochers que le pied humain ne peut gravir, demeure impénétrable du chamois ou de la marmotte, et enfin, dans le lointain, les sommets des monts couverts d'une neige vieille comme le monde et de glaçons qui reflètent les rayons du soleil.

Duval se faisait expliquer tous les points de ce récit qui avaient pour lui quelque chose d'obscur, et le bon père ne se lassait pas plus de répondre que l'écolier ne se lassait d'interroger et d'apprendre. Cependant la fatigue d'une longue marche avait épuisé ses forces, et sa lassitude était telle, qu'il pouvait à peine continuer sa route. Pour qu'il pût atteindre un gîte, son obligeant compagnon lui permit de se tenir à un coin de son manteau, et ils poursuivirent ainsi tous les deux leur voyage et leur conversation.

Ils arrivèrent assez tard dans un village, et Duval, s'étant jeté sur une botte de foin, s'endormit aussitôt. Mais quel ne fut pas son désappointement lorsqu'en se réveillant le

lendemain matin, il se trouva tout seul? le capucin s'était remis en route dès la pointe du jour. Duval, ne pouvait concevoir pourquoi le père Pacome l'avait ainsi abandonné; peut-être, se disait-il, les lois de son ordre le veulent-elles ainsi, ou peut-être a-t-il craint que je ne lui devinsse trop à charge. Cependant il ne pouvait s'expliquer comment ce moine si bon et si complaisant laissait ainsi dans l'isolement un pauvre petit garçon.

FRANÇOIS.

A la place du capucin, j'aurais bien préféré l'éveiller et l'emmener avec moi.

LOUIS.

Assurément, et moi aussi; j'aimais déjà tant ce bon capucin, maintenant je lui en veux beaucoup de ce défaut de charité.

AUGUSTE.

Voilà donc encore une fois le pauvre Duval livré à lui-même. Je me trouverais bien malheureux dans une semblable situation.

M. DALBERG.

C'est avec plaisir que je vous entends faire ces observations, mes chers enfants, elles sont philanthropiques et chrétiennes, mais il faut se garder de porter ses jugements avec trop

de précipitation, et vous allez apprendre que le bon père avait eu de bonnes raisons pour agir ainsi. En effet, les habitants du village apprirent à Duval que le père Pacome voulait l'emmener avec lui, mais qu'il lui avait été impossible de le réveiller. Vous comprendrez cela facilement, vous mes enfants, qui dormez quelquefois si profondément ; le bon capucin avait vainement employé tous les moyens pour arracher le jeune garçon au sommeil dans lequel il était plongé ; il l'avait inutilement relevé et placé sur ses jambes ; rien n'avait pu réussir. Duval déraisonnait et faisait quelques réponses qui n'avaient pas de sens, puis il se recouchait et s'endormait de nouveau. Or, comme le père Pacome était obligé de rentrer au couvent à époque fixe, et que malheureusement il était déjà en retard, force lui fut de se remettre en route sans son compagnon de voyage.

Désolé de cette circonstance, Valentin se recoucha de fort mauvaise humeur sur sa couche de fourrage, et alors il aperçut à côté de lui un morceau de pain qui était creusé au milieu. Dans ce trou, on avait placé un morceau de viande et un petit paquet enve-

loppé dans du papier. Duval, après avoir défait ce paquet, reconnut qu'il contenait quinze ou vingt sous, que le bon père, qui pourtant n'avait pas beaucoup pour lui-même, lui avait laissés pour ne pas l'abandonner sans secours.

Cette nouvelle bonté de son compagnon de voyage fit encore plus regretter à Duval le sommeil qui l'avait privé d'un guide si complaisant et si charitable. Il se remit en route les yeux gonflés de larmes et le cœur tout serré; jusqu'au soir il resta désolé de s'être séparé du bon père qu'il ne revit plus jamais. Cependant il remercia Dieu qui avait bien voulu lui envoyer pour un instant ce protecteur éclairé; il pria pour le bon capucin, et invoqua le secours divin pour le reste de son voyage.

Vers le soir, il se trouva près d'un grand édifice qu'il prit pour un château; le fermier fut assez bon pour lui donner à souper et pour lui offrir un lit pour la nuit; voyant ensuite que son hôte, au lieu de manger, s'abandonnait à la tristesse et répandait des larmes, il lui demanda quelle était la cause de son chagrin. Duval lui raconta franche-

ment son histoire et le motif qui causait son désespoir. Le fermier, touché de la naïveté et de la simplicité qui régnaient dans son récit, proposa au petit voyageur d'entrer à son service, en lui disant que, s'il acceptait cette offre, son travail consisterait à mener paître les moutons pendant tout le printemps. Duval accepta avec un grand empressement les offres qui lui étaient faites, et commença dès le lendemain à remplir ses nouvelles fonctions, dont il s'acquittait parfaitement. Mais un événement malheureux vint bientôt le troubler dans la jouissance de cette existence paisible qui lui semblait très-supportable. Voici comment les choses se passèrent.

Bien que le caractère de Duval fût porté à la réflexion, il était cependant d'un naturel vif et enjoué. Quand il se trouvait au milieu des champs avec son troupeau, il s'amusait quelquefois à courir avec ses moutons, pour les exciter à bondir et à faire des cabrioles. Tout près de la maison se trouvait un jardin fruitier, avec un puits très-profond dans le milieu. Un jour qu'il faisait galoper ses moutons dans ce verger, son meilleur coureur, emporté par la vivacité du jeu, sauta

sur le petit mur d'appui qui entourait le puits, et, ne pouvant s'y maintenir, il tomba dans l'eau. Dans le désespoir où le jeta le péril qui menaçait son favori, Duval fut assez imprudent pour dérouler le plus vite qu'il put la corde du puits, et pour se hâter de descendre au secours du malheureux animal. Il mit tant de précipitation dans cette tentative, qu'il tomba lui-même au fond du puits où il avala une grande quantité d'eau. Cependant une espèce de poutre qui traversait le puits et la corde qu'il parvint à ressaisir le préservèrent d'une mort certaine ; il parvint ainsi à se soutenir au-dessus de l'eau et à sauver le pauvre mouton qui allait se noyer. Saisi d'horreur en voyant qu'il lui était impossible de remonter, et qu'il finirait par retomber dans l'eau avec son mouton, il se mit à appeler du secours de toutes ses forces du fond de son puits; mais qui pouvait l'entendre? Épuisé des efforts qu'il avait faits et transi de froid, il ne pouvait plus se retenir sur sa poutre, ses forces l'abandonnaient, et il était au moment de se laisser retomber, lorsque Dieu, qui n'abandonne pas ses enfants les plus imprudents, lui envoya enfin un sau-

veur qui le fit sortir de cette extrême détresse. Un domestique de la maison étant venu au puits pour chercher de l'eau, et voyant ce qui était arrivé, s'empressa d'appeler au secours ; tout le monde accourut, le jeune garçon et le mouton furent retirés bien juste au moment où il en était temps encore, et sauvés presque par un miracle de la divine providence.

Le fermier, mécontent de l'imprudence de son berger, lui adressa une sévère réprimande, et lui donna son compte le lendemain matin. Ainsi le pauvre Duval se trouva encore une fois isolé sur la terre ; puisse-t-il rencontrer promptement une meilleure fortune! mais la Providence éprouve longtemps un homme avant de le trouver digne de ses bienfaits.

La petite société de M. Dalberg compatit sincèrement aux nouvelles infortunes de Duval, et lui souhaita du bonheur pour son voyage qu'il allait sans doute continuer. Il se faisait déjà tard ; le bon curé suspendit là son récit en promettant de le reprendre le lendemain, et, après que les enfants eurent fait leur prière du soir, il les envoya dormir.

TROISIÈME SOIRÉE.

Duval exerce un nouvel emploi, mais il le perd par son étourderie.

Le bon curé, voyant tous ses petits auditeurs réunis autour de lui, reprit ainsi le cours de son récit.

Duval, renvoyé par le fermier, se trouva encore une fois sur cette route pavée qu'il croyait avoir quittée pour longtemps ; mais il ne l'admirait plus comme au commencement de son voyage. Vers midi, il arriva dans la ville nommée Nogent-sur-Seine. En passant sur le pont de cette ville, il y

trouva un spectacle qui le frappa d'étonnement, et qu'il ne pouvait se lasser de considérer avec admiration. Il ne concevait même pas que, parmi le grand nombre de personnes qui passaient incessamment sur le pont, aucune ne semblât partager sa surprise, et il ne pouvait se rendre compte d'une indifférence qui lui semblait si extraordinaire.

MAXIMILIEN.

Que voyait-il donc, cher père?

AUGUSTE.

Je ne puis pas deviner ce qui l'étonnait si fort.

M. DALBERG.

Vous saurez donc qu'il vit un des côtés de la rivière presque entièrement couvert de constructions singulières; c'étaient des espèces de bâtiments très-longs, qui s'élargissaient vers le milieu, puis se rétrécissaient en s'élevant un peu aux deux extrémités. Il y en avait qui étaient chargés de foin, de bois, de tonneaux et de toute espèce de marchandises; d'autres semblaient habités comme des maisons, on y voyait même de petites chambres dans lesquelles on faisait du feu, comme sur la terre ferme.

TOUS LES ENFANTS.

C'étaient donc des bateaux ?

FRANÇOIS.

Sans doute c'étaient des bateaux attachés dans le port?

M. DALBERG.

Il pensa d'abord que ces spacieuses machines devaient être appuyées sur une base solide, comme le pont reposait sur ses piles ; mais il lui sembla que ses yeux le trompaient quand il en vit un se mettre en mouvement, et quand il vit que l'eau et le vent contribuaient à sa marche. Il descendit aussitôt vers le bord du fleuve pour se convaincre de la réalité de ce qu'il voyait, et il put s'assurer à son aise que tout ce qui lui semblait si prodigieux et si inconcevable était cependant très-réel et très-positif. Il entendit autour de lui que l'on appelait ces machines des bateaux, il apprit que tout ce qu'elles portaient était destiné pour Paris.

Mais comment ces lourdes masses ne tombaient-elles pas au fond de la rivière, tandis que le plus petit caillou que l'on jetait dans l'eau s'enfonçait aussitôt, c'était là ce que

Duval ne pouvait s'expliquer. Il se tenait comme cloué sur le rivage, ne pouvant revenir de sa surprise, et se répétant sans cesse à lui-même : C'est prodigieux, c'est inconcevable, car assurément la plus grosse pierre que je puisse lancer à l'eau et qui va de suite au fond n'est pas moitié si lourde que le plus petit de ces bateaux qui restent à la surface.

GUILLAUME.

Il pouvait se faire ce raisonnement fort longtemps sans trouver le moyen de résoudre ce problème, s'il ne réfléchissait pas au bois dont ces bateaux étaient faits, et qui est une matière bien plus légère que l'eau.

M. DALBERG.

Cela ne lui vint certainement pas à l'esprit, mais il aurait encore fallu qu'il réfléchît que ce bois se soutient d'autant plus facilement sur l'eau, qu'il en déplace un plus grand volume et qu'il est moins dense et moins pesant. Il ne faut pas cependant trop en vouloir à notre pauvre Duval de son ignorance, car il demanda cette explication à des personnes bien plus âgées que lui, et qui ne purent la lui donner.

Cependant le bruit et le mouvement qui régnaient sur le port, les cris des matelots et le craquement des bateaux, toute cette scène animée qui amusait d'abord Duval, finit par l'étourdir à un tel point, qu'il se hâta de s'en éloigner pour reprendre son voyage. Rien, dans la vie silencieuse et solitaire qu'il avait menée jusqu'alors, ne l'avait accoutumé à ce tumulte, et il aimait bien mieux le calme et la tranquillité.

Il eut bientôt traversé la ville, et il se trouva alors dans une contrée qui lui parut avoir beaucoup de ressemblance avec l'idée qu'il s'était faite du Paradis. La route sur laquelle il avançait était magnifique et dominait les environs; de quelque côté qu'il dirigeât sa vue, il n'apercevait que de riantes prairies coupées par des ruisseaux ou des fossés dont les bords étaient plantés de peupliers; il admirait surtout les masses de grands roseaux et d'iris bleus qui poussaient au bord des endroits marécageux. Pendant des heures entières, il s'abandonnait au ravissement que lui causait cette agréable perspective, et pour mieux jouir de tout ce paysage, il grimpa jusqu'à la cime du plus

haut peuplier. Aucune expression ne pourrait exprimer tout le plaisir que lui fit éprouver la vue de la riche contrée qui se développait sous ses yeux. La multitude des châteaux et des riches habitations répandues dans la campagne, les troupeaux de moutons avec leurs bergers, les nombreux bosquets qui ombrageaient les collines, des varennes animées par leurs joyeux habitants, tout ce tableau gracieux et animé le séduisit tellement, qu'il résolut de faire tous ses efforts pour se fixer dans ce pays et pour passer sa vie entière au milieu d'un séjour aussi enchanteur.

Il se dirigea d'abord vers un joli petit village que dominait un château entouré de jolis jardins et de bosquets touffus. Il offrit ses services au fermier, ne lui demandant pour tous gages que la nourriture et le logement. La bonne volonté qu'il témoignait et la modestie de ses prétentions lui concilièrent aussitôt les bonnes grâces de cet homme. Il lui montra dans la cour un nombreux troupeau de dindons, et le promut à l'instant même aux fonctions importantes de leur gardien fidèle, en mettant pour condition

expresse à la conservation de cette place, que le nouveau berger saurait garantir tous les volatiles confiés à ses soins contre les ruses des renards. Duval, enchanté de son nouvel emploi, se trouva ainsi investi du commandement en chef de la plus sotte armée que l'on pût trouver sur la surface de la terre.

Les jours qu'il passa dans ce pays ne furent pas aussi fortunés que le premier aspect de la contrée le lui avait fait espérer. Les pauvres campagnards gémissaient alors sous l'oppression la plus cruelle, suite inévitable des guerres ruineuses que soutenait alors le roi Louis XIV; ils étaient écrasés sous les énormes impôts que l'on exigeait d'eux et plus encore par la dureté des employés du fisc, qui, dépassant toujours les ordres de leurs supérieurs, feraient détester même le gouvernement le plus juste et le plus paternel. Duval plaignait de tout son cœur le sort de ces pauvres gens, et l'opinion qu'il avait d'abord conçue du roi se modifia bientôt singulièrement. Ainsi, un jour, il se trouvait par hasard dans la maison d'un pauvre homme qui était malade et à la dernière extrémité, lorsque plusieurs personnes en-

rèrent et exigèrent au nom du roi le paiement des impôts. La pauvre femme leur fit remarquer en pleurant qu'elle ne pouvait pas même travailler pour gagner de quoi nourrir son mari malade, mais tout cela ne toucha point les agents de l'autorité qui saisirent à l'instant même les meubles et effets qu'ils trouvèrent à leur portée ; mais comme tous ces misérables objets n'avaient pas de valeur, ils s'approchèrent du lit, et, malgré les cris et les prières de la malheureuse femme et de ses enfants, ils emportèrent les draps qui couvraient le moribond, et qui, le lendemain peut-être, devaient lui servir de linceul.

Ce fait et quelques autres dont il fut le témoin lui inspirèrent une grande aversion pour l'injustice de quelques hommes, et il était trop accoutumé à dire la vérité pour ne pas se prononcer hautement et ouvertement en faveur des opprimés contre les oppresseurs. Cette conduite lui valut l'amitié des paysans, mais il fut bientôt obligé de quitter ce pays par suite d'une aventure dont le commencement n'était cependant que comique et ridicule.

Dans le bataillon ailé qu'il dirigeait, il avait distingué un dindon qui ne lui semblait pas aussi stupide que ses frères, et qui avait par conséquent obtenu son affection. Tout le mérite de cet intelligent animal consistait à venir à son maître quand celui-ci l'appelait et à attraper en l'air assez adroitement les miettes de pain que Duval lui jetait pendant son repas champêtre. Ces talents l'avaient élevé à la dignité de favori du berger ; aussi ce dernier avait-il coutume d'orner le cou de son cher dindon de couronnes formées des plus belles fleurs de la saison. Mais, hélas ! cette prospérité devait avoir une fin, et il en devait être du favori de Duval comme du plus grand nombre de ceux que les puissants de la terre honorent de leur dangereuse amitié.

C'était précisément pendant la saison des moissons ; le soleil commençait à s'incliner vers l'horizon, et l'ennui inspira à Duval la pensée d'un mauvais tour. Pour orner son dindon d'une manière tout à fait royale, il s'imagina de lui attacher à la queue sa vieille veste rouge qu'il avait quittée à cause de la chaleur. A peine eut-il lâché l'animal ainsi

accoutré au milieu du troupeau, que cette énorme queue qui voltigeait à droite et à gauche dispersa tout le peuple dindon ; la pauvre bête elle-même, troublée et déconcertée de cet objet inconnu qu'elle traînait à sa suite, se mit à courir de toutes ses forces à travers les champs ?

Le dindon, effrayé, tantôt sautait et cherchait à s'enlever en volant, tantôt courait sur la terre en tournant dans tous les sens et en décrivant avec une grande rapidité les plus bizarres figures. Les moissonneurs qui se trouvaient dans les environs regardaient avec surprise cette singulière apparition, car l'obscurité qui commençait à couvrir les champs et les rapides mouvements du fuyard ne leur permettaient pas de reconnaître à quelle espèce d'animal il appartenait. La superstition, qui, dans les campagnes, s'empare de tout ce qui est inconnu, vint bientôt les remplir de terreur : ils crurent voir un dragon fabuleux ou un esprit infernal ; les femmes et les enfants se blottirent en tremblant derrière les haies ou les troncs d'arbres. Les hommes se réunissaient en groupes et n'osaient avancer ; cependant une bande ar-

mée de faux, de fourches et d'autres instruments osa concevoir le projet de combattre le redoutable animal; le voyant prendre la fuite, ils le poursuivirent, bien qu'avec le cœur serré et avec beaucoup de précautions. Enfin le pauvre animal, épuisé de fatigue, vint tomber raide mort au pied d'une haie; alors la panique se changea en plaisanterie et en de longs éclats de rire.

Duval était désespéré d'avoir causé la mort de son dindon. Le fermier, quand il connut l'aventure, l'attribua à une méchanceté préméditée du berger, et le mit à la porte. Ce fut en vain que Valentin s'excusa et assura que ce malheur était arrivé contre sa volonté; toutes ses protestations et toutes ses prières furent inutiles; et il lui fallut payer cher son espièglerie.

HÉRAULT.

Pour cette fois, je ne le plains pas autant que pour ses autres infortunes.

AUGUSTE.

Ni moi non plus, car enfin lui seul avait été la cause de la mort cruelle que souffrit le pauvre animal.

GUILLAUME.

Sans doute il ne l'avait pas fait volontairement, mais si j'avais un troupeau de dindons, je ne voudrais pas le confier à un tel pâtre.

M. DALBERG.

Ce fut avec une profonde douleur que Duval se vit obligé de quitter un pays qui lui avait d'abord paru si séduisant. Une inclination invincible semblait l'attacher à cette contrée. Il se promena pendant toute la journée dans les prairies et le long des ruisseaux, en leur disant mille adieux silencieux ; il prit aussi congé de tous ses arbres favoris, et les embrassa en arrosant leur écorce de ses larmes. Il se mit cependant en rout avant la nuit, et fit quelques lieues, plongé dans la plus grande affliction. Vers le soir, il lui fallut traverser une forêt, au milieu de laquelle il aperçut sur une hauteur les ruines d'un vieux château. Sa curiosité naturelle l'engagea à se frayer un chemin jusque-là au milieu des épines, et ensuite à gravir jusqu'au sommet d'une tour qui s'élevait au milieu des pierres éparses et des bâtiments renversés. Il découvrit dans l'épaisseur du

mur un petit escalier qu'il franchit et qui le conduisit sur la plate-forme de la tour, où les ronces, les lierres et des arbrisseaux de différentes espèces croissaient en grande quantité. Il vit de là toute l'étendue de la forêt qui lui restait à traverser, mais il découvrit aussi avec une grande joie une épaisse fumée qui s'élevait non loin de la route, et qui lui fit présumer qu'il n'était pas éloigné d'une habitation. En descendant, il s'aperçut que l'escalier qu'il venait de gravir descendait aussi sous terre; il le suivit sans hésiter, quoiqu'il devînt très-obscur, mais il fut bientôt arrêté par une odeur forte et suffocante. Il fit rouler une pierre le long des degrés, et écoutant avec attention, il l'entendit produire le même bruit que si elle était tombée dans un puits. Effrayé du danger qu'il avait couru, il se disposait à remonter en toute hâte, lorsqu'il trouva un nouveau sujet de terreur qui le fit frisonner de tous ses membres; en effet un nombre infini d'oiseaux, effayés par le bruit qu'il avait fait, se précipitèrent vers l'ouverture, et plusieurs vinrent se frapper contre son visage. Il en saisit quelques-uns qui s'étaient em-

barrassés dans sa longue chevelure, et il se hâta de sortir de cet horrible séjour. Quand il fut revenu au grand air, il regarda les oiseaux qu'il tenait serrés de toutes ses forces dans ses mains, et reconnut que c'étaient....

TOUS LES ENFANTS.

Des chauves-souris.

M. DALBERG.

Précisément. Il examina avec curiosité ces oiseaux qui portaient des poils au lieu de plumes et des membranes velues au lieu d'ailes. Dès qu'il fut remis de la frayeur qu'il avait éprouvée, il se dirigea en toute hâte vers le point où il avait vu la fumée s'élever. La nuit commençait à devenir plus profonde lorsqu'il y arriva, mais au lieu d'une maison, il ne vit qu'un énorme monceau de charbon, et à côté une petite cabane en forme de pain de sucre, et couverte de gazon.

GUILLAUME.

Ah ! c'étaient des charbonniers.

M. DALBERG.

Un vieillard, la pelle à la main, et un jeune garçon armé d'un rateau, tournaient sans cesse autour de la masse de charbon en

combustion, occupés à couvrir de terre les endroits où la flamme se faisait jour. Ils furent fort étonnés de l'apparition de Duval dans leur solitude, mais après lui avoir adressé quelques questions, ils l'accueillirent avec bienveillance dans leur pauvre hutte. Ils se montrèrent fort surpris lorsque le jeune étranger leur raconta son aventure dans les ruines du vieux château, et ils le blâmèrent très-vivement de sa témérité, ajoutant que, dans toute la contrée, ce vieux château était connu comme le séjour des loups-garous et des fantômes, comme le point de rendez-vous des sorcières et des revenants. Ces simples et crédules habitants de la campagne n'en finissaient pas de raconter toutes les épouvantables aventures dont ce lieu avait été le théâtre, et Duval, qui était d'autant plus porté à ajouter foi à tous ces récits que lui-même y avait éprouvé une grande frayeur, les écoutait avec la plus grande attention. Tandis qu'il s'entretenait ainsi avec le vieux charbonnier en le suivant dans sa promenade continuelle autour du monceau de charbons, le fils apprêtait le souper.

Une soupe à l'eau avec des croûtes de pain et du sel, le tout dans une cruche de terre, composait tout le repas que le bonhomme put offrir à son hôte, et dont il lui fit les honneurs de la meilleure grâce du monde. Un petit sceau rempli d'eau, devant lequel chacun des convives s'agenouillait à son tour, leur offrit la meilleure des boissons. Le chant de la chouette vint bientôt leur rappeler qu'il était temps de prendre du repos, et ils passèrent une excellente nuit sur leurs couches de feuilles sèches. Le lendemain matin, le bon charbonnier donna à Duval tout ce qui lui restait de pain, et le fit conduire par son fils jusqu'à la lisière de la forêt.

Combien de fois ne trouve-t-on pas des vertus charitables et hospitalières dans la hutte la plus misérable? Défendons-nous donc contre ce préjugé que partagent un trop grand nombre de personnes, et suivant lequel on croit que dans les basses conditions on ne trouve que de bas sentiments. C'est une grave injustice que l'on commet gratuitement envers une classe nombreuse de la société.

Au bout de quelques jours, Duval fut

assez heureux pour trouver une nouvelle place de berger, mais il ne la conserva pas longtemps. Il alla encore plus loin et changea bien des fois de gîte, d'abord parce que quelquefois on ne l'occupait que peu de temps, ensuite parce qu'il ne pouvait supporter les mauvais traitements, et aimait par-dessus tout sa liberté. Il serait trop long de continuer à le suivre pas à pas comme nous avons fait jusqu'ici; d'ailleurs, nous connaissons maintenant comment il savait se soumettre à son destin : nous savons aussi avec quel empressement il mettait à profit toutes les occasions qui s'offraient à lui d'apprendre quelque chose de nouveau, et quel genre de réflexions lui inspirait tout ce qu'il rencontrait.

Dans les voyages qu'il faisait constamment de côté et d'autre, il avait souvent l'occasion de visiter les artisans dans leurs ateliers, et ne les quittait pas sans s'être rendu compte de tous leurs travaux ; il observait de même les opérations de l'agriculture quand il se trouvait dans la campagne. Il se faisait expliquer tout ce qu'il voyait, et à force d'adresser ses questions à tout le monde, il rencontrait

quelquefois des personnes qui se faisaient un plaisir de l'instruire. Il ne faut donc pas s'étonner si, de cette manière, il devint de plus en plus intelligent, et finit par acquérir des connaissances variées. Il chercha aussi à se former un système de vie ; ainsi quand il trouvait quelque chose qui lui semblait juste et vrai, il dirigeait ses propres actions d'après ce principe pour qu'elles s'accordassent avec ses pensées.

Il était ainsi arrivé à l'âge de quatorze ans, et voyageait encore sur la grande route en cherchant un nouveau maître, lorsqu'il fut surpris par les rigueurs excessives du froid qui marqua l'hiver de 1709. Ce fut une horrible saison pour la classe malheureuse ; tous les fleuves étaient gelés ; les oiseaux gelaient aussi, et tombaient glacés sur la terre ; personne n'osait s'éloigner pour quelque temps de sa maison ; toutes les relations et toutes les affaires étaient suspendues ; les tribunaux étaient fermés et les églises désertes ; il ne se passait pas un jour qu'on n'entendît parler d'hommes et d'animaux surpris par le froid et gelés dans les chemins. Pendant ce temps, Duval parcourait inutilement les villages et

les hameaux, offrant ses services à tout le monde et cherchant un asile quelconque. Sur la route de Provins, il se trouva pris d'un mal de tête si violent, qu'il lui était impossible de le supporter. Heureusement, il aperçut une métairie dans le lointain, et il eut à peine la force de s'y rendre; enfin il supplia le fermier de lui donner un abri, un petit coin où il pût se coucher, et se réchauffer un peu pour avoir la force de résister au mal qu'il endurait. On le conduisit à une bergerie, où les exhalaisons de tous les animaux renfermés l'eurent bientôt tiré de son engourdissement; mais en même temps cet air épais donna à son mal de tête une telle intensité, qu'il perdit connaissance. Quel ne fut pas l'effroi qu'éprouva le fermier quand il vint pour le voir le lendemain matin! Il trouva le pauvre Duval, couché par terre, avec les yeux rouges et enflammés, la tête gonflée, et tout le corps couvert de pustules. Cet homme lui déclara tout franchement qu'il avait la petite vérole, et qu'il lui faudrait sans doute mourir là, car manquant de vivres pour lui-même, il ne pourrait le nourrir pendant une aussi longue maladie.

Il lui parla encore longuement sur la rigueur de la saison, sur les privations de toute espèce que sa famille éprouvait, mais il avait beau parler, Duval était hors d'état de lui répondre un seul mot. Le fermier fut ému de la triste situation où se trouvait notre Valentin; il le quitta, mais il revint bientôt avec un paquet de vieux linge, il lui ôta ses vêtements, l'enveloppa de guenilles comme une momie, et le plaça au fond de l'étable sur une espèce de lit de paille, puis il le recouvrit d'une couche de la litière qui se trouvait sous ses brebis. Après l'avoir ainsi enseveli, il fit au-dessus de lui le signe de la croix, le recommanda à la bonté de la providence divine, et le quitta en l'assurant que s'il se tirait de là, ce ne pourrait être que par l'effet d'un miracle.

Enterré ainsi jusqu'au cou dans le fumier, Duval attendait la mort avec le plus grand calme. Après une courte prière mentale, se trouvant dans un état d'épuisement et d'affaiblissement complet, il se recommanda à la grâce de Dieu, et resta comme anéanti, car avec ses forces, le sentiment et la pensée disparurent aussi.

GUILLAUME.

O mon Dieu ! je tremble pour le pauvre Duval.

LOUIS.

Sans aucun doute, il va mourir.

M. DALBERG.

Mes chers amis, n'oublions pas notre Père céleste qui est tout amour pour nous ; sa bonté pour ses créatures est inépuisable, et aucune d'elles ne quitte ce monde si ce n'est par sa volonté divine. Duval, cet enfant bon, juste et pieux, était destiné par la sagesse de Dieu, à atteindre en ce monde un haut degré de perfection humaine ; il ne devait quitter sa dépouille mortelle et retourner dans le sein de son Père tout-puissant qu'après s'être rendu digne du ciel pendant bien des années, et qu'après avoir mérité, mieux qu'il ne l'avait encore fait, la miséricorde de son juge suprême. Au moment de son histoire où nous sommes arrivés, sa détresse était grande mais le secours n'était pas éloigné. La chaleur modérée et toujours égale du fumier, la température chaude que maintenait dans la bergerie la respiration du troupeau excitèrent chez lui une abondante transpiration.

qui chassa la malignité de la maladie des organes intérieurs et essentiels de son corps à la surface de la peau. Il était de plus en plus couvert de pustules, et les brebis, suivant leur usage, se pressant autour de lui, léchaient incessamment de leurs langues rudes, son visage et ses mains, car il était trop faible pour pouvoir les éloigner. Ces animaux le léchèrent tant et si bien, qu'ils enlevèrent la peau et lui firent des plaies en plusieurs endroits, mais en même temps ils nettoyaient constamment ses blessures, et leur salive salutaire adoucissait et guérissait le mal. Tandis que le pauvre malade était ainsi chaudement enseveli dans une matière fétide et corrompue, l'hiver sévissait au dehors d'une manière épouvantable, et ravageait tout le pays. L'étable était environnée de chênes et de noyers, et souvent, pendant la nuit, le froid les faisait éclater et se fendre jusqu'aux racines, avec des craquements terribles qui effrayaient Duval.

Cependant le pauvre fermier de la métairie où notre malade avait trouvé un asile voyait ses affaires aller au plus mal. Avant l'hiver déjà, sa maison avait été dépouillée

pour le paiement des impôts, et il lui était impossible d'offrir à Duval aucune nourriture fortifiante. Il était trop faible pour manger du pain, et l'on ne pouvait songer à faire du bouillon ; cependant le fermier qui ne voulait pas le laisser mourir de faim, lui portait tous les jours une bouteille de bouillie à l'eau que le malade enfonçait dans son fumier pour empêcher qu'elle ne se gelât. Pendant quatorze jours il se soutint avec cette seule nourriture ; quand son estomac exigea des aliments plus substantiels, on lui apporta de la soupe à l'eau avec du pain noir tellement gelé, que l'on ne pouvait le casser qu'à l'aide d'une hache.

Mais, horrible extrémité! bientôt le fermier se trouva hors d'état de lui fournir même ces faibles secours, il vint le lui déclarer avec la plus profonde douleur. Cependant il alla avertir le curé du prochain village qui se trouvait à trois quarts de lieue de là, et celui-ci le fit recevoir dans une maison voisine. On le retira comme on put de son tombeau, et, enveloppé de ses guenilles, emballé entre trois ou quatre bottes de foin, on le transporta sur un âne à son nouveau domicile. Il arriva à moitié engourdi chez

son nouveau protecteur; celui-ci le coucha aussitôt dans la neige, et lui en frotta tous les membres, pour le rappeler à la vie. On lui prépara ensuite un lit pareil à celui qu'il venait de quitter. Ce ne fut qu'au bout de huit jours qu'on le plaça dans une chambre et sur une couche meilleure. Il se rétablissait peu à peu, le charitable curé lui envoyait des aliments, et de temps en temps quelque boisson fortifiante; enfin le Dieu de clémence et de bonté voulut bien lui rendre la santé. »

Ici, M. Dalberg interrompit sa narration qui lui avait causé à lui-même une vive émotion. Une douce joie vint remplacer le chagrin qu'avaient éprouvé les enfants, au récit des malheurs de Duval. Ils se pressaient autour de leur respectable maître en baisant ses mains et en le remerciant du plaisir que leur faisait éprouver l'histoire qu'il leur racontait. Le bon curé, tout attendri de ces démonstrations reconnaissantes, leur donna sa bénédiction, puis les envoya se livrer au repos.

QUATRIÈME SOIRÉE.

Adolescence de Duval.

La petite société s'était déjà réunie dans l'endroit accoutumé, et chacun avait retenu auprès de lui une petite place pour son meilleur ami, lorsque la porte s'ouvrit, et M. Dalberg entra. Il fut salué de tous en même temps avec respect et amitié ; on se rapprocha le plus possible de lui, et le bon curé reprit en ces termes la suite de son récit.

« Que la santé est un grand bonheur ! vous le savez bien, mes enfants, et vous en avez souvent apprécié la valeur, mais savez-vous aus-

si combien c'est un bien précieux que cette absence de tout souci qui accompagne votre jeunesse? Avez-vous jamais songé à remercier Dieu pour cet immense bienfait? Voyez notre pauvre Duval, combien de fois ne dut-il pas être tourmenté même pour s'assurer une nourriture suffisante à son existence? A peine fut-il sorti de la terrible maladie qu'il venait de subir, qu'il lui fallut de nouveau chercher son pain, car le curé qui l'avait soulagé pendant qu'il était malade, était trop pauvre pour continuer encore ses soins généreux.

Que pouvais-je faire autre chose, dit Duval dans son manuscrit, que me mettre de nouveau à la recherche d'une place; mais personne n'acceptait mes services. La rigueur de l'hiver avait fait tout geler; personne ne voulait augmenter sa famille et il m'était impossible de trouver un maître. La faim me poursuivait de la manière la plus cruelle partout où j'allais et partout où je m'arrêtais. Alors il me vint à l'idée de m'informer si la famine était universelle, et s'il n'y avait pas un coin sur la terre où le blé ne fût gelé. On me répondit qu'il y avait au midi et à l'orient des contrées qui devaient avoir été préservées

des ravages de l'hiver par la proximité du soleil. Cette assurance me fit éprouver un des plaisirs les plus vifs que j'aie ressentis dans ma vie ; elle fut en même temps pour moi une source nouvelle d'observations.

Jusqu'alors l'aspect magnifique de la nature m'avait toujours profondément ému, mais je n'avais jamais songé aux causes physiques de ses merveilleux phénomènes. Le soleil m'avait toujours échauffé et éclairé de ses rayons, j'avais suivi les effets de son action bienfaisante pendant les diverses saisons sur les animaux et sur les plantes, et j'en avais apprécié les heureux résultats, mais ce fut seulement à ce moment que mon esprit fut entraîné à réfléchir sur tous ces miracles que l'habitude journalière nous fait regarder comme une chose commune et toute simple.

Le pauvre garçon était resté en effet dans une bien profonde ignorance : ce qu'on appelle le monde n'avait jamais été pour lui que l'espace borné par l'horizon et que ses regards pouvaient embrasser par un beau temps. Pour lui, la terre était une superficie plate, comme une large prairie dont les contours étaient arrondis, et sur les bords de laquelle

s'appuyait la voûte azurée des cieux ; les étoiles étaient des flambeaux suspendus qui s'éteignaient pendant le jour et s'allumaient aux approches de la nuit. Ayant toujours entendu parler du soleil comme d'un être animé dont on disait: il se lève, il se couche, il marque midi, il le prenait en effet pour une puissance intelligente, et ce qui contribuait à le confirmer dans cette pensée, c'est qu'il avait souvent vu le soleil représenté sous la figure d'une face humaine entourée de rayons.

FRANÇOIS.

Je l'ai aussi vu toujours représenté de cette manière. Ainsi Duval considérait cet astre comme un être bienfaisant, de même que les Péruviens qui se disent enfants du soleil.

M. DALBERG.

Il arrive souvent que les croyances des populations qui sont encore dans un degré peu avancé de civilisation se trouvent entièrement semblables aux premières idées des enfants; et ce n'est que peu à peu que les nations comme les hommes s'éclairent et deviennent plus sages. Duval prit aussitôt la résolution de s'approcher du soleil, dans la conviction que dans ces heureux climats dont il avait

entendu parler, il n'aurait plus à supporter les rigueurs d'un hiver semblable à celui qui venait de finir. Heureux déjà de cette espérance, il se mit vite en route vers l'orient, car il croyait que le soleil devait demeurer là. Il voyagea pendant plusieurs semaines d'un endroit à l'autre, à travers la Champagne, et arriva ainsi dans la province de Lorraine, qui avait encore alors son gouvernement particulier.

Au premier coup d'œil, il était facile de s'apercevoir que l'abondance et le bien-être régnaient dans ce beau pays. Les villages étaient construits avec goût, les habitants étaient proprement vêtus; de tous côtés les champs brillaient, couverts de blés magnifiques, et les prairies étalaient au loin leurs riches pâturages. Partout où Duval adressait ses questions ordinaires, il ne rencontrait que des gens qui s'estimaient les plus heureux du monde et qui célébraient la bonté de leur prince. Jugez d'après les sentiments ordinaires de notre ami quelle impression ce spectacle si nouveau dut produire sur lui!

Un jour, comme il marchait sur la grande route plongé dans ses réflexions ordinaires,

il vit passer auprès de lui un respectable ecclésiastique monté sur un mauvais cheval ; il se mit aussitôt à marcher à ses côtés, cherchant à entamer la conversation. L'extérieur de cet ecclésiastique inspirait à Duval de la confiance et du respect ; ses cheveux d'un blanc argenté, son air doux et bienveillant exerçaient sur le jeune homme une invincible attraction. Le prêtre lui adressa le premier la parole en lui demandant qui il était et où il allait. Duval lui exposa en peu de mots le but de son pèlerinage vers l'est. La singularité de ce voyage fit d'abord beaucoup rire le bon ecclésiastique, qui lui démontra ensuite la fausseté de son raisonnement. Celui-ci s'en consola facilement, car, ajouta-t-il, depuis que je suis en Lorraine, il me semble que je suis entré dans un autre monde, et il se mit aussitôt à communiquer à son complaisant interlocuteur toutes les observations qu'il avait faites.

Le vénérable prêtre fut étonné de rencontrer un si grand nombre d'idées naturellement justes et tant de réflexions sous des dehors aussi communs et aussi négligés. Il reçut Duval dans sa demeure, et lui promit

de l'instruire autant qu'il le pourrait. Il lui fit comprendre surtout combien il était important pour lui d'apprendre à lire. Aussitôt qu'ils furent rendus chez le curé, celui-ci lui fit d'abord donner à manger, puis il conduisit son petit protégé dans une chambre remplie de livres et de manuscrits, pour lui donner la solution de toutes les questions qu'il lui avait adressées en route. Il est impossible de trouver un élève plus attentif que ne l'était celui que le bon curé avait ainsi recueilli sur la grande route. Tout ce qui avait rapport à l'histoire de la France et de la Lorraine le frappait particulièrement. Malheureusement, le bon curé ne pouvait pas se charger de nourrir un pensionnaire comme Duval et il lui fut impossible de le garder chez lui. En le congédiant, il lui mit dans la main quelques écus, et lui donna pour le reste de son voyage des conseils et des instructions bien plus précieux que son petit trésor en pièces de monnaie.

Notre jeune voyageur n'avait pas encore fait une lieue qu'il se sentit pressé du désir de passer en revue ses finances, qui se composaient d'un grand nombre de petites

pièces ; le premier buisson qu'il rencontra lui servit de comptoir. Tandis qu'il était ainsi occupé à compter son argent et à le ranger, pièce par pièce, dans son chapeau, il entendit sortir du milieu du buisson une voix plaintive et gémissante, et en même temps un mendiant se présenta à lui, tendant la main, et le conjurant au nom de Dieu de lui donner quelque part à ses richesses. Autant par peur que par compassion, Duval lui fit un don considérable, et le mendiant, qui semblait animé de la plus vive reconnaissance, lui offrit de l'accompagner jusqu'au prochain village, où ils arrivèrent à la nuit tombante.

Après un court et modeste repas, Duval s'endormit dans une grange, du plus profond sommeil, auprès de son nouveau compagnon de voyage. Le lendemain matin, à son réveil, il fut surpris que le mendiant se fût remis en route de si bonne heure et sans l'en prévenir, mais son étonnement fut bien plus grand quand il s'aperçut qu'à l'exception de quelques sous qu'il avait mis dans une autre poche, tout son trésor avait également disparu. Il s'élança aussitôt hors de la grange

pour poursuivre son voleur et le citer devant la justice ; s'adressant à toutes les personnes qu'il rencontrait, il s'efforçait de leur faire sentir la justesse de ses plaintes et de les intéresser à sa cause ; mais il ne trouva partout que froideur et indifférence ; on se borna à lui conseiller de prendre son malheur en patience. Il n'y avait pas moyen de retrouver le mendiant, et Duval, pauvre comme auparavant, s'en alla chercher d'autres infortunes.

Il est impossible de rapporter tous les événements que notre ami eut à supporter dans son aventureuse carrière. Il voyageait au hasard, tâchant de trouver quelques moyens honorables de gagner sa vie. Il fut successivement pâtre, domestique des bergers, et manœuvre chez différents maîtres qui le forçaient souvent par leurs mauvais traitements à aller chercher plus loin un sort moins insupportable. Si nous voulons en finir de cette histoire, il faut que je me borne à vous en raconter les événements les plus marquants. Enfin au bout de quelques années, il trouva un séjour qui offrit un large champ à son activité et au besoin d'instruction qui le

tourmentait sans cesse. Il sut faire sortir d'admirables fruits de la semence qu'il lui fut permis de recueillir, et j'espère aussi que son exemple pourra nous profiter à tous. Assurément toutes les souffrances qu'il avait endurées avec une patience invincible et une inaltérable piété, ainsi que sa conduite toujours honnête et loyale, lui avaient bien mérité un sort moins défavorable. Jetons encore un regard dans l'intérieur de cette belle âme, et nous nous rendrons ensuite avec lui à l'ermitage de Sainte-Anne.

Un jour, il était au sommet d'un rocher qui s'élevait au-dessus de sa hutte, et il admirait à la douce lueur de l'aurore les charmes toujours nouveaux de la nature qui se déployait devant ses yeux, et se perdait au loin dans une vapeur azurée. A ses pieds s'étendait une prairie verte comme l'émeraude et coupée par un fleuve rapide qui coulait majestueusement, entraînant sur sa surface d'innombrables radeaux et des bateaux chargés de mariniers. Des deux côtés les yeux suivaient une longue suite de collines et de vallées, embellies par des villages, des champs et des bois. Les premiers rayons

du soleil éveillaient les joyeux habitants de la forêt.

GUILLAUME.

C'est absolument le spectacle dont nous avons joui du haut de la colline, à notre promenade du mois de mai.

M. DALBERG.

C'était une matinée délicieuse, et Duval fut profondément ému à cette vue. La plus vive reconnaissance pénétra son âme lorsqu'il réfléchit que la création avec toutes ses magnificences, avait été fondée par l'éternelle main de Dieu, pour le plaisir et l'utilité de l'homme. Plus d'une triste expérience lui avait appris que le méchant lui-même jouissait de ces sublimes bienfaits qu'il méconnaissait dans son ingratitude. Combien la bonté du Créateur est grande! s'écria-t-il : elle n'a pas plus de bornes que sa toute-puissance! Tels étaient les sentiments que l'aspect de la nature faisait naître en lui, et qui fortifièrent de plus en plus dans son cœur la résolution qu'il avait prise depuis longtemps de ne se rendre jamais indigne de cette intarissable bonté et de cet amour immense que notre Père céleste déploie à notre égard.

Aussi consacra-t-il toute sa vie à l'accomplissement de cet engagement qu'il avait solennellement contracté en présence des plus admirables merveilles que le Créateur ait faites pour nous.



CINQUIÈME SOIRÉE.

L'ermitage de Sainte-Anne.

Notre ami Duval continua de parcourir dans tous les sens le duché de Lorraine, marchant au hasard, tantôt dans une direction, tantôt dans une autre. Au moment où je reprends mon récit, il se trouvait dans une forêt que traversait un chemin qui conduisait à Lunéville, où siégeait alors la brillante cour de Lorraine. Une allée percée dans le bois lui permit d'apercevoir dans le lointain un superbe château, mais il était si affligé

de son existence précaire et incertaine, qu'il fit à peine attention à cette magnifique demeure. A une lieue environ de la ville, presque vis-à-vis du confluent de la Meurthe et d'une autre rivière, se trouve un ermitage placé sous la protection de S.te Anne, et situé sur le penchant d'une colline fertile. C'est là, comme Duval se plaisait à le raconter souvent dans sa vieillesse, c'est là que la Providence conduisit mes pas. Je me présentai à la porte de cet ermitage, disait-il, et j'y fus reçu, comme un fils soumis et obéissant, par le frère Martinien pour lequel un autre moine m'avait remis une lettre de recommandation. La maison n'avait pour habitants que quatre religieux, tous parvenus à la plus respectable vieillesse. Il s'y trouvait en outre une espèce de sacristain, bonhomme plein de douceur et d'honnêteté, mais d'une profonde ignorance. Quant aux moines, il est bien vrai que leurs esprits n'étaient pas beaucoup plus cultivés que ceux des campagnards de la contrée ; leur langage, leurs mœurs, comme leur manière de vivre, étaient simples et rustiques ; mais c'étaient des hommes d'une grande piété, pleins de

vertus, de bienfaisance, et entièrement dévoués au soulagement de l'humanité souffrante; leurs cœurs étaient remplis de bonté, de candeur et de franchise. Leur occupation ne consistait pas seulement à prier et à chanter les offices; ils travaillaient encore avec assiduité à l'agriculture, leur vie était laborieuse et occupée, car en même temps qu'ils s'adonnaient avec zèle à la culture de leurs champs, ils exécutaient avec la plus scrupuleuse exactitude tout ce que prescrivaient les règles de leur ordre. Ils portaient sur la peau un cilice, c'est-à-dire une chemise formée d'un grossier tissu de crin et une ceinture garnie de pointes acérées, qu'ils ne quittaient ni jour ni nuit, en quelque saison que ce fût; en outre, ils jeûnaient très-souvent au pain et à l'eau. Quelques-uns dormaient sur le plancher de leur cellule sans autre couche que le carreau, la tête et les pieds nus, en été comme en hiver, et sans autre oreiller qu'un bloc de bois. L'un d'entre eux, pour plus de mortification et pour se défendre contre toute espèce de jouissance, mêlait de la cendre à sa nourriture, ou l'arrosait de l'eau amère dans laquelle il avait mis tremper les ro-

seaux avec lesquels il savait tresser de fort jolies corbeilles. C'était par ces habitudes rigoureuses, ces privations constantes et ces continuelles macérations qu'ils cherchaient à se rendre agréables à Dieu, à expier leurs péchés, et qu'ils espéraient mériter qu'un jour le Père éternel récompenserait par les pures jouissances de l'autre vie les peines et les souffrances dont ils remplissaient leur existence terrestre. Leur piété indulgente pour les autres et rigoureuse pour eux-mêmes leur avait concilié le respect et l'affection de tous les habitants de la contrée.

L'un d'eux, surtout le père Paul, était un homme excellent devant Dieu et devant les hommes. La religion n'était pas chez lui seulement d'ostentation ; ses divins principes avaient épuré son cœur et pénétré son âme. Depuis trente-deux ans qu'il vivait dans cet ermitage, il avait travaillé avec une admirable constance à s'améliorer lui-même et à répandre toute espèce de bienfaits sur tous ceux qui approchaient de lui. Il exerça bientôt une grande influence sur Duval ; on avait confié à notre ami le soin du troupeau de la communauté ; la plus grande partie de

son temps était employée à le mener paître. Il y avait encore à l'ermitage six vaches à l'aide desquelles les bons religieux cultivaient douze arpents de terre.

Duval était ainsi revenu à son ancienne profession de pâtre; nous allons voir quel parti il sut tirer de sa nouvelle condition. Les premiers loisirs qui lui restaient après la fin de ses travaux furent employés par lui à apprendre à écrire. Un des vieillards lui traça de sa main tremblante et desséchée ses premiers modèles qu'il s'efforçait ensuite d'imiter en écrivant au-dessous. Son imagination lui fournit un moyen pour n'aller pas trop souvent importuner le bon vieillard ; il enleva un carreau de vitre de sa croisée, et le plaçant sur le modèle tracé par le moine, il écrivait sur la surface du verre la lettre que sa transparence lui laissait voir en dessous.

En répétant cet excercice avec une grande persévérance, il acquit promptement assez d'habitude et d'adresse pour écrire passablement. Un jour, quelques feuilles de papier imprimé, dont on s'était servi pour envelopper quelque objet, tombèrent sous

ses mains. Quelle heureuse découverte pour Duval, surtout quand il eut reconnu que ces feuilles se trouvaient par hasard contenir les principes d'arithmétique ! Le plus riche trésor ne lui aurait pas semblé une si précieuse trouvaille. Il plia ces feuilles avec le plus grand soin, et dorénavant ce précieux manuel ne le quitta plus quand il se rendait au pâturage et dans la solitude du bois. Grâce à sa constante application, il eut bientôt compris les quatre règles principales de l'art de compter, et appris par cœur tous les exemples que contenait son fragment de livre. On ne peut se figurer quelle jouissance il trouvait dans cette étude. Il ne lui fut pas difficile de découvrir dans les coins du bois quelques endroits solitaires et retirés propices au travail et à la réflexion ; ces retraites qu'il affectionnait se trouvaient ordinairement sous l'ombrage de quelques vieux arbres, sur un siége de mousse, ou au milieu d'épais buissons. Souvent même il lui arrivait de passer au milieu de ces méditations une partie des belles nuits de l'été. Le calme et le profond silence que la nuit répandait sur la terre, et qui n'était interrompu que par le cri sauvage

et plaintif du hibou ou par le jappement du renard, avait pour son cœur sensible quelque chose de grand et de majestueux qui donnait à son âme un essor plus puissant et élargissait la sphère de ses pensées. Un soir, il se trouvait ainsi dans sa retraite de prédilection, sous une grotte formée par l'ouverture d'une ancienne carrière, sur le sommet de la colline qui dominait le bois ; le ciel était clair et étoilé, et il examinait dans une muette admiration les flambeaux suspendus dans l'espace et qui formaient des groupes lumineux pleins de grâce et de majesté. Il se rappela avoir lu dans l'almanach que le soleil entrait successivement dans certains signes comme le Bélier, le Taureau......

AUGUSTE.

Ah ! oui, les douze signes du Zodiaque.

HÉRAULT.

Les Poissons, le Verseau, l'Écrevisse, n'est-ce pas ? mais qu'est-ce que c'est que tout cela ?

GUILLAUME.

Ce ne sont que des figures imaginaires, sous lesquelles on se représente la situation des astres, pour pouvoir plus facilement la

retenir dans sa mémoire. Regarde seulement un instant une carte céleste, et tu verras comment l'on doit comprendre tout cela. Notre bon père nous a souvent dit dans nos leçons d'histoire que les peuples les plus anciens, tels que les Babyloniens, les Egyptiens et les Chaldéens représentaient des groupes de plusieurs étoiles par ces mêmes figures qui sont encore aujourd'hui en usage. Ces peuples bergers habitaient des plaines immenses, ils avaient peu de travaux, et pouvaient observer le ciel pendant les nuits entières, car les journées étant très-chaudes, ils les consacraient au sommeil. Ils auraient eu moins d'intelligence que des animaux, s'ils n'avaient été frappés du magnifique spectacle qui était constamment exposé à leur vue. Ils distinguèrent de petites et de grandes étoiles; ils remarquèrent qu'elles se levaient et se couchaient comme le soleil et la lune, ils purent par conséquent suivre et déterminer leur marche. Pour aider leur mémoire à retenir leur position respective, et conformément aux habitudes des Orientaux, ils s'imaginèrent de les représenter toutes dans ces figures. Ainsi le ciel entier s'anima

à leurs yeux ; ils savaient toujours quelle place occupait chaque figure, et dans quelle partie de la figure se trouvait chaque étoile. C'est aussi de cette manière que notre bon père nous a enseigné à connaître le superbe Orion et les Jumeaux.

M. DALBERG.

Si vous le voulez, mes chers enfants, voici la saison où nous pourrons aussi observer le ciel, et je vous en dirai davantage sur les constellations et le Zodiaque. Quant à Duval, il s'imagina qu'il devait y avoir réellement dans le ciel des étoiles disposées de manière à présenter la figure de ces divers animaux ; il sentait bien qu'il ne connaissait pas la manière de les trouver, mais il n'en résolut pas moins de les chercher. Dans ce but, il choisit le chêne le plus élevé de la forêt, et s'arrangea au sommet de cet arbre une espèce de siége formé de branches d'arbre, de brins de vigne sauvage et de rameaux d'osier. Vue d'en bas, cette construction ressemblait assez à un nid de cigogne. Il ne se passa plus une soirée, sans qu'il grimpât à son observatoire. Arrivé là il s'asseyait sur une vieille ruche, au centre des branches les plus élevées du

chêne, et il passait des heures entières à chercher à reconnaître dans le ciel la forme d'un taureau ou d'un verseau célestes.

FRANÇOIS.

Il aurait pu chercher longtemps.

M. DALBERG.

Enfin il désespéra du succès de son entreprise, car il ne découvrait rien de semblable à ce qu'il cherchait. Peut-être aurait-il entièrement abandonné une étude dans laquelle il se trouvait ainsi invinciblement arrêté dès ses premiers pas, s'il n'avait, par une heureuse circonstance, obtenu quelques nouvelles connaissances qui ne firent qu'exciter son désir d'apprendre. Il avait été envoyé à Lunéville pour y faire une commission, et se trouvait dans cette ville, précisément le jour de la foire, lorsqu'il vit un grand nombre d'images qui étaient à vendre et que la marchand avait exposées le long d'un mur. Parmi ces gravures, se trouvait une carte céleste sur laquelle un grand nombre d'étoiles se trouvaient nommées et indiquées avec leur éloignement de la terre et leurs dimensions. Pour cette carte céleste, pour une mappemonde et pour les cartes des quatre

parties du monde qu'il trouva en même temps, Duval donna quatre à cinq livres, c'est-à-dire toute sa fortune ; puis, emportant son précieux trésor, il courut brûlant de joie jusqu'à l'ermitage. Peu de jours s'étaient écoulés qu'il connaissait déjà toutes les étoiles et toutes les constellations sur la carte.

Cependant une nouvelle difficulté vint encore arrêter ses progrès ; en effet, pour trouver dans le ciel ces étoiles qu'il voyait bien sur sa carte, il fallait au moins en connaître une qui l'aidât à déterminer la position des autres. Il avait bien entendu dire que l'étoile polaire restait presque immobile, et indiquait le pôle du nord ; mais où trouver et comment reconnaître cette étoile polaire. Heureusement l'un des pères avait un cadran solaire avec une boussole, et il voulut bien le prêter à notre astronome. Ravi de posséder cette aiguille merveilleuse, il apprit bientôt à connaître les quatre points cardinaux, et les vents qui y étaient indiqués. Pour trouver la hauteur de l'étoile polaire, il regarda vers le nord et choisit une étoile grande et brillante qu'il pensa pouvoir être celle qu'il cherchait. Il perça ensuite un trou

dans une branche qui se trouvait précisément en face de cette étoile, et se mit à l'observer patiemment par ce trou ; voici en effet le raisonnement qu'il se faisait à lui-même : « Ou cette étoile est mobile ou elle ne l'est pas ; si elle est immobile, je dois la voir toujours par ce même trou en me plaçant dans la même position ; s'il en est ainsi, j'aurai trouvé ce que je cherche. Si, au contraire, elle est mobile, je ne pourrai plus la voir au travers de cette branche, et alors je recommencerai mon expérience sur une autre étoile. »

Il lui fallut en effet recommencer plus d'une fois, mais enfin sa vrille se brisa, et cet événement le força à chercher un autre moyen ; il en eut bientôt trouvé un meilleur; il prit une branche de sureau, en ôta la moelle, et la suspendit avec une ficelle, comme une longue vue, à la plus haute branche de son observatoire. Il pouvait ainsi diriger son tuyau comme il le voulait sur chacune des étoiles du nord et observer tour à tour leurs mouvements. Enfin il reconnut l'étoile polaire, et il lui devint facile, à l'aide de sa carte, de trouver la plupart des con-

stellations. Quelle joie de triompher enfin, après avoir combattu si longtemps et surmonté tant de difficultés !

Déjà il pouvait assez bien se reconnaître dans le ciel ; mais il n'avait pas la moindre idée de la planète qu'il habitait ; cette réflexion le chagrinait, et il se mit à travailler avec ardeur pour acquérir quelques connaissances à cet égard. Souvent il avait entendu parler de l'Afrique, de l'Asie, de l'Egypte et de la Terre Promise, de Jérusalem, de Rome, mais il n'avait aucune idée sur la position de ces différents pays. Plein d'une nouvelle curiosité, il recourut à ses cartes.

Mais que signifient, se disait-il à lui-même, toutes ces lignes et ces courbes ? dans quelle intention les a-t-on tracées ? il regardait le méridien, les parallèles et l'équateur, et ne pouvait rien y comprendre. Il faisait mille suppositions pour chercher le sens des trois cent soixante marques blanches et noires qui divisaient la ligne du milieu.

ÉDOUARD.

C'étaient les degrés de l'équateur, dont chacun contient vingt-cinq lieues ou dix mille mètres.

M. DALBERG.

Mais comment le pauvre Duval l'aurait-il pu savoir ? Cependant il jugea bien que c'était une mesure d'espace, et, songeant que chaque intervalle devait contenir une lieue, il en conclut que la terre avait 360 lieues de circonférence.

GUILLAUME.

Il tombait dans une grande erreur, car il me semble que la terre a neuf mille lieues de tour.

M. DALBERG.

Sans doute. Aussi Duval ne tarda-t-il pas à s'apercevoir de son erreur. Car le sacristain lui fit de sérieuses objections; cet homme, en effet, avait été en Calabre, et il lui fit remarquer qu'il avait fait plus de 360 lieues, qu'il avait été jusqu'à l'extrémité méridionale de l'Italie, et qu'il ne croyait pas du tout avoir fait le tour du monde. Vous devinez quel désappointement éprouva notre jeune savant en voyant son système ainsi renversé, car alors il ne lui restait aucune explication satisfaisante de toutes ces lignes confuses. Il était complétement découragé et allait laisser là ce travail, lorsqu'un nouveau

voyage à Lunéville vint encore une fois le faire sortir de cette perplexité. Il trouva chez un jardinier un petit livre de géographie que celui-ci lui prêta sur ses prières instantes. Il parcourut le bienheureux volume avec une extrême impatience, et le lut tout le long du chemin en revenant à l'ermitage. Avant d'atteindre la porte de la maison, il connaissait déjà la valeur des degrés et l'utilité de toutes ces lignes qui l'embarrassaient si fort. Son zèle pour cette étude nouvelle était si grand, qu'il se fit aussitôt, avec des branches de noisetier recourbées en cercle, un globe terrestre sur lequel il marqua avec son couteau les degrés de longitude et de latitude; une boule d'argile formait le point du centre, et un grand cercle de bois soutenu par trois petits bâtons représentait l'horizon du globe terrestre.

A partir de ce moment, Duval ne fit plus un pas dans la forêt sans être accompagné de ses cinq cartes. Il les déployait devant lui sur le gazon et parcourait tous les pays, après les avoir placés, d'après la boussole, dans leurs positions respectives. Tantôt il voyageait par la pensée sur les côtes de toutes les

parties du monde, et visitait toutes les îles et toutes les mers; tantôt il pénétrait par l'embouchure des fleuves dans l'intérieur des différents pays, et voyageait d'une capitale à l'autre. Il apprenait tous les noms avec la plus grande facilité, et au bout de quelque temps, il se retrouvait sur ses cartes avec autant de facilité que dans la forêt de l'ermitage Ste-Anne. La géographie l'occupait tellement alors, qu'il en rêvait même la nuit.

Ce fut aussi la géographie qui, pour la première fois, lui fit sentir et regretter sa pauvreté. En effet, quel ardent désir n'éprouvait-il pas alors d'avoir quelque argent pour acheter des cartes ou des livres, et continuer ainsi son éducation ! Mais il ne se borna pas à un désir stérile et à de vains souhaits; après avoir sincèrement invoqué l'assistance et la protection du père céleste, il eut bientôt découvert les moyens de se procurer un peu d'argent. Il déclara une guerre acharnée à tous les animaux, et le désir qu'il éprouvait de se procurer des livres et des cartes géographiques au prix de leurs peaux et de leurs dépouilles le rendit en peu de temps excel-

lent chasseur. Il prenait des lièvres au collet, il tendait des embûches aux renards, aux fouines et aux putois, les poissons mêmes et les oiseaux ne pouvaient éviter ses piéges et ses filets. Un ruisseau passait précisément sous sa croisée; comme il n'avait pas le temps de pêcher à la ligne pendant la journée, il tendait ses lignes par sa fenêtre pendant la nuit, et les arrangeait de telle sorte que lorsqu'une anguille mordait à l'hameçon, elle communiquait un mouvement à une sonnette qu'il avait placée près de son lit et qui le réveillait aussitôt. Alors il se levait en toute hâte, prenait le poisson et replaçait son appât.

Un jour il fut fort maltraité par un gros chat sauvage dont il convoitait la magnifique fourrure, et qu'il avait poursuivi jusqu'au fond d'un arbre creux. L'animal, furieux de se voir poursuivi jusque dans son dernier retranchement, se jeta sur la tête de son ennemi et lui déchirait le cou de ses griffes; mais Duval, saisissant sa proie par les pattes de derrière, lui brisa la tête contre le tronc de l'arbre. Fier de sa victoire, il attacha son gibier au bout de son bâton, et revint à l'ermitage. Les bons pères furent

effrayés à la vue du pauvre garçon qui était tout ensanglanté, mais lui ne s'apercevait seulement pas de ses blessures, et ne songeait qu'au prix que devait produire la peau de son petit tigre d'Europe.

La chasse lui réussit si bien, qu'au bout de quelques mois il avait ramassé un petit capital d'une centaine de francs. Muni de cette somme, il se rendit à Nancy pour acheter des livres. Au nombre de ceux qu'il choisit, il y avait une traduction de l'histoire naturelle de Pline, de l'histoire romaine de Tite-Live et un énorme tas d'autres ouvrages et de cartes géographiques, qui lui coûtèrent dès le premier jour bien des sueurs, car il fallut qu'il les apporta sur son dos jusqu'à l'ermitage, pendant un trajet de cinq lieues. Il aurait fallu voir comme il orna sa cellule de toutes ces richesses littéraires! les murs étaient entièrement tapissés d'images et de cartes coloriées, et comme il ne trouvait plus de place dans sa chambrette pour ses cartes célestes, il les fixa au plafond, au-dessus de son lit, de sorte qu'il ne pouvait s'éveiller sans apercevoir le ciel et toutes ses étoiles.

Cependant, mes chers enfants, il est déjà tard; le ciel est bien serein, venez avec moi et allons admirer le firmament et sa magnifique illumination. Avant de nous livrer au repos, nous louerons le Très-Haut dans la grandeur de ses œuvres.



SIXIÈME SOIRÉE.

Duval est accusé de sorcellerie.

M. DALBERG.

Si vous suivez toujours avec le même intérêt le récit des événements qui remplirent la vie de Duval, prêtez-moi toute votre attention, car son sort va changer, et, grâce à son zèle assidu, ses connaissances vont prendre de grands développements. Depuis qu'il habitait l'ermitage, il avait constamment été avec les religieux et le sacristain six fois par jour, à la chapelle pour y prier et chanter les louanges de Dieu; aussi les bons pères regardaient-ils leur berger comme un

garçon plein de bonnes qualités et de piété. Mais une fois qu'il se fut livré à ses études sérieuses, et qu'il eut tant de livres à lire et à apprendre, il ne vint plus à l'église qu'une ou deux fois par jour, c'est-à-dire aussi souvent que sa conscience lui en faisait un devoir; car il pensait qu'en étudiant et en travaillant, il se rendait plus digne de louer et de servir Dieu. Les indulgents religieux, voyant qu'il travaillait pour acquérir des connaissances utiles et qu'il continuait de bien se conduire, ne le blâmaient pas de cette espèce de relâchement, mais le sacristain, voyant cela, secouait la tête et haussait les épaules. Il pensait qu'il n'y avait que l'orgueil qui pût engager un homme à étudier, pour être ensuite en état de parler beaucoup et sur tout; il avertit donc sévèrement Valentin qu'il eût à moins s'occuper des sciences humaines pour songer davantage à chanter et à prier avec le reste de la communauté.

GUILLAUME.

Il me semble que l'on peut être très-pieux tout en ayant de grandes connaissances, n'est-ce pas, mon bon père?

M. DALBERG.

Assurément, mon fils. Un esprit orné et éclairé ne peut que porter l'homme à la piété, puisqu'il doit lui faire apprécier la puissance et la bonté de Dieu. Celui qui est vraiment pieux, c'est celui qui fait le bien et fuit le mal, parce que Dieu le veut ainsi; or l'homme instruit peut même mieux que l'ignorant suivre les règles de conduite prescrites par la sainte religion. Vous connaissez bien le précepte qui dit : « La foi sans les œuvres n'est qu'une foi morte; » c'était pour le suivre que les bons ermites de Ste-Anne priaient Dieu, vivaient vertueusement et travaillaient sans cesse. Aussi à leurs yeux, Duval n'avait pas cessé d'être pieux; mais le sacristain, qui était aussi simple que bon, avait conçu de lui une idée bien différente, et il secouait la tête d'un air mécontent, en voyant que Duval devenait de jour en jour plus appliqué et plus zélé pour l'étude. Il était fort curieux de savoir à quoi le jeune pâtre employait tout le temps qu'il passait dans sa cellule; mais Duval, s'apercevant qu'il cherchait à l'épier, avait grand soin de bien fermer sa porte. Un jour cependant, le sacristain

trouva moyen d'y pénétrer pendant son absence. Quelle ne fut pas la surprise de cet homme ignorant et superstitieux à la vue de tous les objets qu'il vit là réunis ! Il aperçut un globe terrestre fait en baguettes de coudrier, puis d'un autre côté un autre globe céleste en carton, tout couvert de cercles noirs et bizarrement entrecoupés, et il ne pouvait comprendre ce que signifiaient ces objets si étranges. Un compas de bois, une équerre et des feuilles de papier couvertes de figures de mathématique étaient suspendus au mur ; sur l'enveloppe des cartes se trouvait un compas proportionnel avec des cercles et des étoiles ; en un mot, tout ce qu'il vit dans cette chambre sembla si extraordinaire au pauvre sacristain, qu'il se crut transporté dans le laboratoire d'un magicien qui était en relation continuelle avec le diable en personne.

Ce qui le confirma encore davantage dans cette opinion digne de son ignorance, ce fut une grande carte du célèbre astronome Tycho-Brahé, remplie de calculs et de figures astronomiques, et en titre de laquelle il vit imprimé en grands caractères rouges :

Calendarium naturale magicum, pleraque Astronomiæ arcana complectens.

Eh bien! mes petits latinistes, qui de vous me traduira ce titre?

GUILLAUME.

Cela veut dire : Calendrier naturel et magique qui contient plusieurs secrets astronomiques.

M. DALBERG.

Très-bien. Or, ce mot *magicum* acheva de bouleverser l'esprit du pauvre homme, car les magiciens ou anciens mages étaient à ses yeux de véritables sorciers. Le bon sacristain ne put contenir plus longtemps ses terreurs et son indignation. Voyant que les pères toléraient les mystérieuses études de Duval, et craignant de ne pas les trouver assez sévères, il se rendit directement à Lunéville, où demeurait le père Barnabas, supérieur de l'ermitage. Il lui fit une description si terrible de la chambre du pâtre, il ajouta tant d'objets de sorcellerie à ceux qu'il croyait avoir vus, que le père se décida à se rendre à Ste-Anne, pour vérifier jusqu'à quel point ce rapport était fondé.

Ce qu'il vit l'étonna en effet beaucoup au

premier moment, car il n'aurait jamais supposé qu'il dût rencontrer un pareil musée dans la chambre d'un simple berger. Mais lorsqu'il eut tout examiné, il ne put s'empêcher de rire de bon cœur de la simplicité du bon sacristain. Il encouragea Duval et l'engagea à conserver le même zèle pour ses études, puis il s'efforça de tranquilliser le sacristain. Mais celui-ci avait été trop effrayé et tenait trop à ses idées pour revenir aussi vite, et il n'en conserva que plus de défiance contre notre laborieux ami. Voyant que Duval persévérait toujours avec la même assiduité dans son travail et qu'il ne sortait jamais de la maison sans avoir à la main un livre ou une carte, il le menaça de lui arracher ces objets, et de les déchirer. « Tu t'en repentirais assurément, » répondit Duval, qui ne pensait qu'à la douleur que lui causerait la perte d'un trésor si chèrement acquis.

Le sacristain, irrité de cette opiniâtreté chez celui qu'il regardait comme son subordonné, voulut le frapper, mais ce geste ne fit que révolter l'orgueil du jeune pâtre qui se mit en posture de riposter aux coups qu'il recevait. Alors le sacristain appela à

son secours quelques garçons qui travaillaient dans le voisinage, et tous ensemble voulurent se précipiter sur Duval; mais celui-ci, saisissant une pioche qui se trouvait là par hasard, les mit tous à la porte, et s'enferma tout seul dans la maison, car les pères étaient alors dans les champs.

Tout cela s'était passé en fort peu de temps; quelques instants avaient suffi pour que le combat fût livré, et pour que la victoire restât à Duval. Lorsque les Pères arrivèrent il leur raconta par la fenêtre l'assaut qu'il avait eu à soutenir; le supérieur se trouvait précisément présent, et, après avoir écouté avec bienveillance et calme le récit de ce qui s'était passé, il admonesta sévèrement les auteurs du tumulte, et ordonna d'ouvrir la porte. Mais Duval voulut profiter de cette circonstance pour assurer à l'avenir la tranquillité de ses études et la sécurité de ses livres. Il déclara donc avec fermeté que, puisqu'il était maître de la place, il ne la rendrait qu'après avoir obtenu la capitulation dont il allait proposer les articles.

La première condition fut le pardon et l'oubli du passé.

La seconde, qu'on lui accorderait dorénavant deux heures par jour pour se livrer à ses études, excepté pendant le temps de la moisson, de la semaille et des vendanges.

Par la troisième, il s'obligeait à servir le couvent durant dix ans, avec tout le zèle dont il était capable, avec la plus grande soumission envers les pères, sans autres appointements que la nourriture et le vêtement.

Que dites-vous de cette capitulation? Ne vous montre-t-elle pas Duval sous un jour favorable et comme un homme bien désintéressé? Dès qu'on l'eut acceptée, il ouvrit les portes de l'ermitage, et en rendit le commandement au supérieur, en lui demandant pardon de la liberté qu'il avait prise de lui imposer des conditions et de toutes les tracasseries dont il avait été la cause bien innocente. Il assura les pères que son zèle pour la science ne tendait qu'à le rendre capable de louer le Père céleste avec plus de connaissance et de perfection. Il se rendit aussitôt à la chapelle, et remercia avec la plus grande ferveur le Tout-Puissant qui avait bien voulu faire résulter de cette lutte inattendue une convention si favorable à ses études et au pér-

fectionnement de son esprit et de son cœur.

Cependant il ne se contenta pas du traité oral qui avait été conclu, il fit mettre ce contrat par écrit, et pour qu'on ne pût porter la moindre atteinte à aucune des parties, il insista pour qu'il fût passé devant un notaire et qu'on y apportât le sceau du supérieur.

Quelle joie ce fut pour Duval de pouvoir enfin vivre en paix et conformément à ses goûts innocents! Avec quelle ardeur n'employait-il pas un temps qu'il avait si chèrement acheté! Modeste, pieux, et recueilli, il acquit dans le silence des connaissances très-étendues, et forma son esprit en méditant continuellement tout ce qu'il lisait.

Un jour qu'il faisait paître son troupeau sur les bords d'une petite rivière qui coule auprès de Lunéville, il aperçut un grand nombre de magnifiques bateaux et de gondoles richement pavoisées. Ces barques contenaient un grand nombre de seigneurs de distinction, et Duval comprit qu'ils se proposaient de faire un repas champêtre sous des tentes que l'on avait dressées sur l'autre bord. Son attention se fixa principalement sur un de ces seigneurs qui se trouvait sur le premier

bateau, et que distinguait un costume simple et un grand air de dignité. Notre berger tenait dans ses mains un grand étui où il ramassait ses cartes géographiques, lorsque le bateau vint aborder précisément à l'endroit où il se trouvait. Le seigneur qu'il avait déjà remarqué le regarda attentivement, et lui demanda ce qu'il portait sous son bras. « Monsieur, répondit le pâtre, c'est mon atlas géographique. » Alors, le seigneur devint encore plus attentif ; tout lui paraissait singulier dans ce jeune garçon, et il ne savait ce qu'il en devait penser. Pour l'entretenir plus à son aise, il lui ordonna de se trouver à une heure qu'il indiqua au bord de la rivière, où un domestique viendrait le prendre pour le conduire devant lui.

Duval ayant appris ensuite que le seigneur auquel il avait parlé était le duc de Lorraine lui-même, son seigneur suzerain, il fut tellement effrayé et craignait tellement d'avoir manqué au respect qui lui était dû, qu'il eut grande envie de s'enfuir et de se cacher au fond de la forêt. Mais au moment même où il allait mettre cette pensée à exécution, il vit arriver la barque qui devait le transporter

de l'autre côté de la rivière devant le Prince.

Après avoir passé l'eau, Duval pénétra sous la tente royale, et le trouva au milieu du cercle des seigneurs; il s'approcha du prince avec la plus grande timidité, et tremblant de tous ses membres. Depuis son enfance, Duval avait toujours professé le plus profond respect pour les grands, et maintenant il se trouvait pour la première fois, en gros sarrau de toile, devant un souverain dont il avait entendu raconter tant de grandes choses, et qui gouvernait en maître le pays où il vivait depuis longtemps. Il avait tout à fait perdu la tête; son chapeau tombait d'un côté, ses cartes géographiques d'un autre, et il ne savait s'il devait parler debout ou à genoux. Le prince le remarqua aussitôt, l'encouragea et lui adressa plusieurs questions. Duval répondit d'abord avec une grande timidité et en baissant les yeux, mais ayant remarqué que ses réponses ne déplaisaient pas, il prit bientôt plus de confiance. Le prince lui ayant demandé pourquoi il étudiait de préférence la géographie, il répondit que ce goût naissait chez lui du plaisir qu'il trouvait à reconnaître sur la carte différents pays

dont l'histoire parlait en racontant les faits qui s'y étaient passés.

Le prince, se tournant vers un de ses voisins, lui dit que c'était dommage de laisser dans l'obscurité de son état un homme comme Duval qui pourrait rendre d'éminents services à la science, si on l'envoyait à l'Université, puis il ajouta, en s'adressant à Duval : « La géographie est une science aussi utile qu'agréable, et vous faites très-bien de vous y appliquer. »

L'approbation du prince donna un nouveau courage à notre ami, mais il s'en fallait beaucoup qu'il obtînt également l'approbation de tous les assistants. On lui fit une foule d'objections sur ses travaux scientifiques, et l'un des seigneurs lui dit sans détour que, selon son opinion, la Providence l'avait fait naître dans l'humble condition d'un paysan pour qu'il devînt, s'il pouvait, un bon agriculteur, mais pas du tout pour qu'il se livrât à des recherches savantes qui ne lui convenaient en rien. Il ajouta même : « Si vous continuez à vouloir contrarier les vues de la Providence en cherchant à vous élever au-dessus de l'état où elle vous a placé, on sera

quelque jour obligé de vous faire renfermer dans une maison de fous. »

Duval qui avait écouté tranquillement ce pitoyable discours, ne put cependant dissimuler son émotion en répondant au courtisan ; il le fit en ces termes : « Monsieur, veuillez jeter un coup d'œil sur la colline où se trouve l'ermitage de Ste-Anne, je doute que, dans vos riches propriétés, il se trouve un morceau de terre plus fertile et en meilleur rapport. C'est moi cependant qui ai soin de ces vignes, de ces champs, de ces arbres si convenablement émondés. Veuillez remarquer cette pépinière remplie de jeunes plants qui prospèrent si bien ; tout y est bien soigné, bien entretenu, il n'y a pas de terrain perdu ; si l'orage a causé quelques vides dans nos plantations, ils ont été promptement remplis ; c'est cependant sous mon inspection et sous mes ordres que se trouve encore cette pépinière. Cela doit vous prouver que, si je me plais quelquefois à feuilleter les livres, je n'en sais pas moins manier la bèche et le rateau. Je n'ai jamais appris d'ailleurs que les plaisirs de l'esprit fussent inconciliables avec les travaux manuels. »

GUILLAUME.

C'était bien répondre à cet orgueilleux seigneur.

FRANÇOIS.

Je l'aurais encore plus vertement remis à la raison et je ne me serais pas contenté de ce raisonnement.

M. DALBERG.

Je crois bien que vous auriez parlé autrement que Duval, mais cependant sa réponse était courageuse, pleine de force et de dignité ; aussi produisit-elle son effet, et fit-elle rougir jusqu'au blanc des yeux l'arrogant seigneur, qui ne trouva rien à répliquer. Cet échec n'empêcha pas un autre discoureur de soutenir qu'il était impossible que ce garçon eût des goûts de cette nature et eût acquis ces connaissances sans avoir reçu précédemment un commencement d'éducation ; il exprima donc hautement l'opinion que cet habile pâtre était quelque échappé de collége, qui avait quitté l'Université par inconduite et libertinage, et qui avait ensuite adopté par cynisme ce genre de vie.

Le bon sens naturel de Duval suffit encore pour le faire triompher de cette nouvelle at-

taque. « Un homme, répondit-il, qui aimerait l'étude avec autant de passion que moi n'aurait pas abandonné un établissement d'éducation, et, au contraire, je ferais tout au monde pour y être admis. Il ne serait pas plus raisonnable de penser qu'un jeune homme qui se serait affranchi du collége pour mener à son aise une vie déréglée eût choisi pour asile un saint ermitage et y eût travaillé pendant plusieurs années à la sueur de son front. »

Il y avait d'autant moins de réplique à faire à ces paroles, que Duval offrait à l'appui de ses assertions le témoignage des frères de Ste-Anne. On alla prendre des informations auprès d'eux, et leurs réponses confondirent les adversaires de notre ami. Cependant ceux-ci ne se tinrent pas pour battus; ils continuaient donc leurs singulières argumentations, et s'écriaient qu'ils ne pouvaient comprendre comment un homme aussi commun pouvait concevoir la pensée de se livrer aux sciences; il leur semblait évident que c'était là une anomalie contraire à l'ordre naturel des choses.

Découragé et aigri par leurs discours aussi

présomptueux qu'irréfléchis, Duval avait peine à se contenir. Cependant son humilité remporta la victoire contre son orgueil révolté ; c'est là un exemple salutaire que le bon pâtre vous donne, mes enfants ; ne l'oubliez pas. Voyant ces hommes de qualité blâmer si énergiquement le peu de rapport qu'ils trouvaient entre son goût pour l'étude et sa condition, il pensait que sans doute cette disproportion n'existait pas chez eux, et que leur esprit et leurs connaissances devaient être nécessairement en rapport avec leur haute extraction.

Il s'approcha donc d'un groupe où l'on parlait avec chaleur, pensant qu'il pourrait gagner beaucoup à les entendre, et puiser dans leurs discours de nouvelles lumières. Des chambellans, des barons et d'autres grands seigneurs semblaient engagés dans une sérieuse discussion, et il était facile d'entendre toutes leurs paroles. D'abord Duval eut peine à en croire ses oreilles ; car il s'agissait tout simplement entre eux d'une grande chasse à laquelle ils avaient abattu, quelques jours auparavant, une grande quantité de gibier.

Leur conversation changea ensuite d'objet, et tomba sur un cheval que l'un d'entre eux avait acheté et venait d'essayer. Une question très-importante les avait divisés d'opinions; en effet, il fallait décider si la robe de l'animal était alezan clair ou alezan proprement dit; on s'étendit ensuite longuement sur ses jambes, sur ses sabots, sa queue, sa tête, et l'on exaltait toutes ses qualités avec plus de vivacité et d'exagération, que si l'on avait eu à examiner les chefs-d'œuvre de l'art antique.

Cependant les discours ne roulaient pas longtemps sur le même sujet. Quelques-uns parlaient de vin, quelques autres citaient les coups extraordinaires dont ils avaient été témoins aux jeux de cartes qui semblaient les occuper chaque jour. Une autre discussion très-vive s'était élevée à l'autre extrémité de l'appartement, à côté même du roi, entre un lord anglais et un chevalier de la cour. Un serviteur n'ayant pas exécuté assez promptement un ordre du prince, celui-ci lui en avait adressé un reproche mérité; les deux seigneurs voulurent profiter de cette circonstance pour flatter le prince, et tandis

que l'Anglais cherchait à excuser le domestique, le chevalier posait en principe que les rois et les princes pouvaient ordonner tout ce qu'ils voulaient, et que l'on devait toujours leur obéir à l'instant même sans observations et dans tous les cas possibles. Le prince, dont l'attention avait été éveillée par cette sentence générale, lui dit : « Comment, Monsieur, si votre roi vous ordonnait une action que Dieu et votre conscience vous interdiraient, vous exécuteriez cependant cet ordre ?—Oui, Monseigneur, répondit le courtisan avec une effronterie sans égale, car Dieu ne m'a pas fait juge des intentions de mon souverain, et je ne dois pas me permettre d'examiner ses ordres. »

L'oreille sensible et délicate de Duval ne put en entendre davantage, il se retira de ce tumulte sans que l'on fît attention à lui, emportant son étui de cartes géographiques et déplorant les misérables flatteries dans lesquelles se complaisaient les gens de la cour. Il ne concevait pas comment ces seigneurs trouvaient plaisir à s'occuper de considérations si mesquines et d'intérêts qui lui semblaient si communs, et comment une âme

raisonnable pouvait se contenter de semblables occupations. Cependant il ne tarda pas à leur pardonner la futilité et le mauvais goût de leurs conversations, car il réfléchit qu'ils ne semblaient pas avoir jamais goûté les douces jouissances que procurent le culte et la connaissance des sciences.

FRANÇOIS.

Pauvre Duval, comment avait-il mérité que tout lui réussît toujours aussi mal dans ses rapports avec les hommes ? Puisse-t-il ne plus remettre le pied à la cour, au milieu de ces hommes si nuls et si corrompus !

GUILLAUME.

Je m'imaginais qu'ils allaient le porter aux nues, et voilà qu'ils le laissent retourner auprès de ses bons et simples ermites.

M. DALBERG.

C'est là bien souvent, mes enfants, ce qui arrive dans le monde ; nos plus belles espérances s'évanouissent comme des ombres. Mais du haut du ciel, le doigt de Dieu dirige tout pour le mieux. Louons-le, abandonnons-nous entièrement à sa divine providence, et soyons sûrs que nous ne nous en repentirons jamais.

SEPTIÈME SOIRÉE.

Duval est appelé à la Cour.

Mes chers enfants, dit M. Dalberg en reprenant son récit, nous allons suivre notre ami Duval qui s'en retournait à l'ermitage. Il revenait en se félicitant de l'humble condition dans laquelle le sort l'avait placé, et bien résolu à ne se laisser détourner dans aucun cas du droit chemin qu'il avait toujours suivi. Il n'avait certainement pas le désir lui-même de briller à la cour, mais il s'affligea pour les autres hommes de les voir tels qu'ils étaient, et il détestait particulièrement tous les courtisans. Au moment où il montait dans

la barque pour traverser la rivière, il fut atteint par un domestique qui, d'un air mystérieux, lui mit dans la main deux louis d'or de la part du prince. Quelques jours après, Duval sut par hasard que c'étaient quatre louis qu'on lui avait envoyés, et que le misérable valet en avait retenu deux pour lui.

TOUS LES ENFANTS.

Oh! c'est abominable!

M. DALBERG.

C'est l'acte d'un véritable fripon. Duval n'en fut pas moins fort reconnaissant envers le prince, et employa aussitôt cet or à augmenter sa bibliothèque, et il continua ses études avec un zèle que cette aventure n'avait fait qu'augmenter.

Avant qu'une nouvelle année fût écoulée après ces événements, il atteignit l'âge de vingt-un ans. «L'an 1717, le 13 mai, je me trouvais, c'est ainsi que lui-même le rapporte, vers quatre heures du soir, avec mon troupeau, dans un bosquet situé au milieu d'une vallée, non loin de l'ermitage. Vêtu d'un mauvais sarrau de toile, chaussé de lourds sabots, la tête couverte d'un vieux chapeau troué, portant sous le bras un atlas

grand in-folio intitulé *Theatrum geographiæ veteris*, et tenant à la main un volume de dissertations mathématiques, j'étais appuyé à un chêne dans l'attitude d'une profonde méditation, lorsqu'un homme très-bien habillé quitta le sentier pour venir me demander si je ne connaissais pas un nid d'oiseaux: cela, ajouta-t-il, ferait grand plaisir au jeune prince qui prenait dans la forêt le plaisir de la promenade. Comme je savais qu'il y avait un nid à deux pas seulement du lieu où je me trouvais, je l'indiquai et je revins à la place que j'occupais auparavant. A peine y étais-je de retour que le comte Vidampierre, premier chambellan et gouverneur des princes de Lorraine, s'avança vers moi. Mon extérieur sembla l'étonner beaucoup; il me considéra quelque temps, puis m'appelant auprès de lui, il me dit d'un ton sec: « Qu'avez-vous là? — Monsieur, lui dis-je, ceci est un recueil de cartes de la géographie ancienne, et ce livre contient des dissertations mathématiques. »

Cette réponse sembla le dérider un peu. « Mais que faites-vous de semblables objets dans votre position? me demanda-t-il ensuite.

— Ce volume de dissertations mathémati-

ques contient des problèmes que je cherche à résoudre, et les cartes me font voir la situation des pays qui ont tour à tour été célèbres dans l'histoire.«

— C'est singulier : faites-moi voir vos cartes. »

Je les lui présentai; il les déploya, et tomba par hasard sur une carte de l'Attique, de la Béotie et d'une partie du Péloponèse. Je répondis d'une manière satisfaisante à toutes les questions qu'il m'adressa, de sorte qu'il fut fort étonné de rencontrer une espèce d'érudition sous mon sarrau de paysan. Il me remit alors mon atlas et se rendit auprès du jeune prince et de son instituteur, monsieur le baron de Pfutzschner, qui se trouvaient alors sous l'ombrage d'un petit bois à côté de l'ermitage. Le récit qu'il leur fit de la rencontre qu'il venait de faire excita leur attention, et au bout de quelques instants, je me trouvai entouré de toute la société distinguée qui accompagnait le jeune prince.

J'eus à subir un interrogatoire en règle: monsieur de Pfutzschner, surtout, semblait vouloir faire pénétrer jusqu'au fond de mon âme ses regards perçants; enfin il me deman-

da : « Comment pouvez-vous vivre au milieu des occupations grossières que vous impose votre état et entouré de gens incapables d'apprécier vos connaissances? Etes-vous content de votre position actuelle? Ne consentiriez-vous pas à la quitter si la Providence vous en offrait une meilleure?

—Il est vrai, répondis-je, que les ermites s'occupent fort peu de la science que je m'efforce d'acquérir, mais en revanche ils se distinguent par la manière pieuse et vertueuse avec laquelle ils suivent les règles de leur institution. Ils sont d'ailleurs habiles et expérimentés dans l'agriculture qui les nourrit. Voilà cinq ans que je vis avec eux, et je suis tellement heureux de mon sort, que, m'offrît-on une place chez un prince, je n'accepterais pas, à moins cependant que l'on me laissât libre de lire et d'étudier toute la journée; cette considération serait la seule qui pût me déterminer à quitter ma solitude. »

Cette franchise leur sembla singulière et les étonna tous, mais elle sembla surtout produire une profonde impression sur le baron de Pfutzschner. Un des princes, s'amu-

sant à feuilleter mes cartes avec vivacité, déchira le bord de l'une d'elles: « Monsieur, m'écriai-je malgré moi avec un peu de violence, voyez ce que vous faites, vous déchirez mes cartes; au nom du ciel, faites plus attention aux autres. » Le baron me tranquillisa, et m'assura qu'il me donnerait de quoi m'en procurer de meilleures, et il tint en effet sa promesse.

Cependant le soleil s'inclinait, la société me quitta, et ce fut ainsi que se termina la plus importante journée de ma vie. Quand je fus de retour à la maison, les ermites me prophétisèrent de grandes choses; le père Paul se présenta devant moi, et me dit adieu d'un air aussi grave et aussi sérieux que si j'avais dû le quitter à l'instant même; il me recommanda en même temps de ne jamais oublier l'asile où la Providence m'avait fait rencontrer le bonheur.

Quatre jours après, un valet de la cour vint me trouver dans le jardin de l'ermitage, et me dit qu'un des seigneurs qui m'avaient entretenu quelques jours auparavant avait conçu beaucoup d'inclination pour moi, et qu'il voulait s'occuper de mon bonheur; le

messager ajouta que si je voulais aller à la cour, je pouvais m'y rendre avec lui.

« Ce seigneur veut sans doute me prendre à son service, répondis-je ; s'il en est ainsi, je vous prierai, Monsieur, de vouloir bien vous en retourner tout seul, et lui dire que je suis bien reconnaissant de ses bonnes intentions, mais que je me contente de mon sort actuel.

—Vous vous trompez, et sa bonté s'étend plus loin que vous ne pensez ; il n'a pas d'autre désir que de vous laisser étudier à votre aise, et de vous fournir tous les livres dont vous aurez besoin.

— S'il en est ainsi, je suis prêt à partir avec vous. «

Le baron de Pfutzchner habitait une des ailes du château royal ; il reçut notre Duval avec beaucoup de bienveillance, confirma tout ce que le valet de chambre lui avait dit, et lui conseilla, s'il le jugeait convenable, d'aller prendre congé des bons ermites, tandis qu'il lui ferait préparer un logement à côté du sien.

Quand je fus de retour à mon cher ermitage, dit Duval en continuant son récit, il ne

me fallut que bien peu d'instants pour emballer toute ma fortune. Je rendis la liberté à mes chardonnerets et à un grand nombre d'autres animaux que j'avais dans ma chambre et que je prenais pour les vendre après les avoir dressés. Tous célébrèrent ce bienfait par de grands cris de joie, et aucun d'eux ne chercha à revenir dans sa cage. Un écureuil seulement rentra dans sa roue dont je l'avais fait sortir; le pauvre animal était trop habitué à l'esclavage pour apprécier le bonheur que je lui rendais; je lui attachai un grelot au cou, et le lâchai dans le bois, où sans doute il aura fait l'étonnement de ses frères avec ce signe de la servitude. Je laissai mes vieux habits pour mon successeur, et je distribuai un grand nombre d'autres petits objets aux bons et pieux ermites. Je les remerciai avec émotion des soins qu'ils avaient eus pour moi et de la patience qu'ils m'avaient montrée pendant cinq années, et je les assurai que jamais je ne perdrais la mémoire de tout ce que je leur devais. Je les embrassai en pleurant à chaudes larmes et me recommandai à leurs prières ainsi qu'à leur souvenir. Le père Martinien m'accom-

pagna jusqu'à moitié chemin de Lunéville ; au moment de me quitter il me dit : « Vous allez, en paraissant à la cour, entrer sur un chemin nouveau pour vous et bien plus périlleux que celui sur lequel vous avez marché jusqu'à présent ; vous vous embarquez sur une mer remplie d'écueils et où l'on voit bien des naufrages. Je prierai Dieu d'être votre pilote et de vous maintenir dans la voie de ses commandements. Puissiez-vous ne pas regretter un jour, quand vous quitterez cette terre, d'avoir abandonné cette solitude où vous avez passé des jours si tranquilles et si heureux ! » Il me serra la main, et prit congé de moi.

Aucun discours ne fit sur moi, dans tout le cours de ma vie, une impression aussi profonde que cette simple allocution. J'en fus ému jusqu'au fond de l'âme, et sentant toute la force et toute la vérité de ces paroles, je pris dès ce moment la résolution d'unir, autant que cela serait possible, l'esprit de la solitude avec l'existence dans la société.

Le nouveau protecteur de Duval, que nous avons pu juger déjà comme un homme es-

timable, lui fit autant de bien qu'il lui fut possible. Le noble baron cessa bientôt d'être son patron pour devenir son ami le plus dévoué, et il lui prouva que, même dans une cour corrompue, il peut y avoir des cœurs honnêtes qui ne se laissent pas gâter par le contact des autres. Les courtisans firent plus d'une plaisanterie sur le baron qui protégeait si chaudement le petit pâtre, et le traitait d'égal à égal; mais tout cela n'empêcha pas le baron d'apprécier le trésor contenu dans le cœur de Duval. Il dirigea ses études avec un soin tout paternel, et l'instruisit autant que cela lui fut possible. Quoiqu'il eût peu de fortune et ne fût pas assez intrigant pour l'augmenter, il pourvut à tous les besoins de Duval.

Celui-ci apprenait tout ce qui faisait le sujet de ses études avec une étonnante rapidité, car il avait une soif insatiable de savoir; mais son protecteur, voyant qu'il travaillait outre mesure et qu'il avait une vie trop sédentaire, l'engagea à profiter d'une excellente occasion qui se présentait pour faire un voyage à Paris. Ce fut ainsi qu'il visita enfin cette ville qu'il avait aspiré à voir de si bonne heure.

Il y acquit une grande quantité d'idées nouvelles, et continuait à tout juger d'après la manière de voir qui lui était particulière. Il revint en Lorraine pour se consacrer encore pendant quelques années uniquement à l'achèvement de son éducation. Il travaillait jour et nuit avec la plus grande assiduité, et attira bientôt sur lui, par sa modestie et son érudition, l'attention de tous les hommes instruits. Il s'occupait particulièrement d'étudier l'histoire, la géographie et les antiquités. Au bout de deux ans, le prince le nomma son bibliothécaire et professeur d'histoire à l'académie de Lunéville. Dès cette époque, il était souvent appelé auprès du prince qui estimait la naïve franchise que notre savant avait conservée même à la cour. Son cours d'histoire était suivi par une foule d'auditeurs empressés, et sa renommée attira à Lunéville des étrangers et même des princes.

La libérale magnificence que quelques élèves riches montraient envers un professeur qu'ils adoraient, et la simplicité qu'il conserva dans sa manière de vivre, le mirent bientôt en état de manifester sa reconnaissance envers

ses bienfaiteurs les ermites de Ste-Anne. A la place de la maison en ruines où il avait été reçu, il fit élever un superbe bâtiment et une nouvelle chapelle ; il fit aussi convertir beaucoup de champs qui ne rapportaient presque rien en magnifiques jardins et en riches pépinières où croissaient les espèces d'arbres les plus belles et les plus rares. Tous ces travaux lui coûtèrent ensemble plus de 25,000 francs. Mais aussi il voulut que ces améliorations eussent un grand but d'utilité, et que ses bienfaits s'étendissent bien au delà des bornes de l'ermitage. C'est pourquoi il imposa aux frères l'obligation de donner gratuitement de leurs plants à tous les habitants du pays à trois lieues à la ronde qui leur en demanderaient, même aux plus pauvres paysans. En outre ils s'obligèrent encore à transporter eux-mêmes ces arbres, et à les planter dans l'endroit qu'on leur indiquerait, sans exiger aucune rétribution, pas même leur nourriture. Ce fut ainsi que Duval sut en même temps se montrer reconnaissant envers ses anciens bienfaiteurs, et rendre un service éminent à toute la contrée.

Souvent il se rappelait avec délices son sé-

jour dans l'ermitage, et il y avait conservé une petite cellule où il se rendait souvent en partie de promenade avec ses amis. Il fit aussi faire par un excellent peintre un tableau qui le représentait sous ses misérables vêtements, appuyé contre son chêne, au moment où le baron et les princes vinrent le trouver, et il suspendit dans la bibliothèque qui lui était confiée ce témoignage de sa reconnaissance envers ses bienfaiteurs.

Le prince de Lorraine étant mort en 1737, son fils François échangea son duché de Lorraine contre le duché de Toscane, en Italie. Duval accompagna le prince, passa plusieurs années à Florence, et fit un voyage à Rome et à Naples. Là, il s'attacha surtout à l'étude des médailles, et à tout ce qui a rapport à cette branche de la science. Il acquit en cette matière des connaissances si profondes, que François 1er, alors empereur d'Allemagne, l'appela en 1748 à sa cour de Vienne, et lui confia le soin de fonder et d'organiser le cabinet de numismatique, qui, aujourd'hui encore, est le premier de l'Europe.

Duval, qui venait de perdre à Florence son protecteur et son ami le baron de Pfutzs-

cher, accepta avec reconnaissance cette fonction honorable que lui offrait le prince qui l'avait autrefois recueilli dans la forêt. François 1er, duc de Toscane, avait été, en effet, élu empereur d'Autriche en 1745. Notre savant trouva à Vienne un logement que le monarque lui avait fait préparer par ses ordres exprès, dans le château impérial, et tout près de ses appartements. Il vivait ainsi dans la plus grande intimité avec la famille impériale, et n'usait de sa position que pour faire beaucoup de bien, au moyen de sa franchise et de sa piété, vertus qui approchent si rarement le trône.

L'empereur appréciait si bien les qualités de l'esprit et du cœur qui brillaient chez Duval, qu'il n'hésita pas à lui offrir la direction de l'éducation de son fils le jeune archiduc, qui donnait déjà de belles espérances, et qui fut depuis adoré de toute l'Allemagne sur laquelle il régna sous le nom de Joseph II. Cependant Duval ne voulut pas accepter cet honorable emploi, qu'il craignait de ne pas remplir convenablement, à cause de son âge avancé et du dépérissement de sa santé.

Pour remédier à l'épuisement de ses for-

ces, il fit un voyage en France, et vint à Paris chercher quelques distractions auprès de ses anciens amis et des savants avec lesquels il était en correspondance. A son retour, il passa en Champagne, et visita Artonnay, lieu de sa naissance, où il se plut à se reporter par la pensée aux premières années de sa jeunesse. Déjà une fois il était venu de Lunéville voir sa mère, qui croyait son fils mort depuis dix ans. Il s'était réconcilié avec son impitoyable beau-père ; il avait abondamment pourvu à l'existence de ses parents. A ce dernier voyage, il apprit que tous les deux étaient morts ; il ne retrouva que sa sœur, à laquelle il fit bâtir une jolie maison fort commode, et lui assura pour toute sa vie une honnête aisance. Ses bienfaits s'étendirent sur tous les villages environnants ; il y fit creuser des puits, planter des arbres, et réparer les églises.

Il revint ensuite à Vienne, pour y terminer sa carrière. A l'âge de quatre-vingt-un ans, il fut violemment attaqué par la douleur de la pierre, et cette maladie lui enleva promptement ce qui lui restait de forces. Avant de mourir, il remplit tous les devoirs d'un bon

chrétien, et reçut les derniers sacrements de la religion catholique qu'il avait toujours professée avec une grande piété. Il mourut avec le calme d'un chrétien qui s'était toute sa vie préparé à la mort par la probité, la piété et les bonnes œuvres qui avaient rempli toute son existence. Aucun de ceux qui l'avaient connu, ne put s'empêcher de regretter sa mort et de verser quelques larmes en sa mémoire. Moi aussi, mes chers enfants, je pleurai sa perte, et j'assistai à ses funérailles, qui eurent lieu le 3 novembre 1775. La simplicité de sa vie, son infatigable activité pour l'étude, son intégrité et sa piété seront toujours pour moi le plus parfait modèle que je puisse me proposer de suivre. »

Ici, M. Dalberg s'arrêta, et essuya une larme qui sillonnait sa figure respectable. Il avait connu à Vienne le savant dont il venait de raconter l'intéressante histoire, et il avait eu souvent l'occasion de se livrer avec lui à des conversations amicales et instructives.

Les enfants étaient aussi affligés de cette inévitable fin d'un récit qui les avait tant amusés ; ils éprouvaient tous une vive sympathie pour ce bon vieillard, et ils auraient voulu

recueillir encore un grand nombre d'autres particularités sur sa vie. Ils adressèrent donc encore beaucoup de questions au bon curé, qui chercha dans ses souvenirs, et se rappela quelques nouveaux détails qui complétaient le portrait de son ancien ami. Je rapporterai ici les traits qui me sont restés dans la mémoire.

Duval était d'une constitution forte; il avait la physionomie ouverte et loyale, les yeux vifs et pleins de feu, une expression de visage douce et réfléchie. Tout son extérieur inspirait invinciblement de l'estime et de l'attachement; son langage était pur et poli; ses manières, sans être élégantes comme celles d'un homme de la cour, n'avaient cependant rien de lourd et de disgracieux. Son habillement était en rapport avec la simplicité de ses habitudes; un habit de drap noir, des bas noirs et des boucles d'acier, tel était toujours son costume, même à la cour brillante de Marie Thérèse. On ne trouvait pas plus de luxe et de recherche dans ses meubles; un simple matelas formait son lit, et il n'avait pas d'autre siége que des chaises de paille. Son mobilier ne consistait

en outre qu'en quelques armoires garnies de rideaux et dans lesquelles il ramassait ses livres et ses papiers.

Il avait à son service un domestique qui vieillissait avec lui ; mais les rapports qui existaient entre eux étaient moins ceux d'un maître et d'un valet qu'une réciprocité de bons offices. Il ne se laissait aider que quand il ne pouvait faire autrement ; souvent il préparait lui-même son repas du soir, à l'aide d'un trépied sous lequel il allumait de l'esprit de vin. Sa plus grande joie était de faire partager à un ami son simple repas ainsi préparé de ses mains, et il avait coutume de dire que rien ne lui rappelait mieux la misère de ses jeunes années.

Il se couchait tard et se levait de bonne heure ; son activité était inconcevable, et l'économie qui présidait à toute sa vie lui permit d'acquérir une fortune considérable, si on la compare à ses revenus. C'est ce qui lui donna les moyens de soulager un si grand nombre de malheureux. Il laissa par son testament la plus grande partie de sa fortune à son meilleur ami qui devait lui succéder dans l'administration du cabinet des médailles ;

une autre partie à son fidèle domestique ; une troisième enfin à une pauvre veuve qui lui avait rendu de grands services. Il destina aussi 25,000 francs qui lui restaient encore à doter chaque année trois pauvres filles de Vienne.



HUITIÈME SOIRÉE.

Fuite de Dantzick du roi Stanislas Leszczynski.

Le lendemain du jour où l'excellent et pieux curé Dalberg avait achevé l'histoire de Duval, les enfants s'étant réunis le soir autour de lui, comme à l'habitude, le prièrent instamment de leur faire encore quelque récit instructif et agréable. Comme leurs devoirs avaient été bien faits et leur conduite irréprochable, le bon père céda à leurs instances. Alors, je pris aussi la parole à mon tour, et je le priai de choisir un sujet assez

peu étendu pour que sa narration pût être finie le jour même, puisque je devais le quitter le lendemain. Monsieur Dalberg, voulant, dans son extrême complaisance, satisfaire à la prière de ses élèves et à la mienne, réfléchit pendant un instant, puis il commença en ces termes :

« Une grande partie de la vie de notre ami Duval s'est écoulée, comme vous l'avez vu, dans la belle province de Lorraine ; nous avons parlé de son état de prospérité ; nous avons même, en passant, mentionné quelques-uns de ses princes. Aujourd'hui je vais vous raconter un épisode de la vie d'un de ses meilleurs souverains, dont la mémoire est encore adorée dans tout le pays. Je veux parler de Stanislas Leszczynski, roi de Pologne, plus tard beau-père de Louis XV, et duc de Lorraine et de Bar. C'était un homme plein de vertus et de piété ; dans la petite partie de sa vie que je vais vous raconter, nous verrons de la manière la plus évidente que la providence divine n'abandonne jamais ses fidèles serviteurs, même au milieu des plus grands dangers. Ses rares qualités lui avaient concilié en Pologne l'estime de ses conci-

toyens, à tel point qu'il fut élu roi, et élevé à ce rang suprême de la condition d'un simple citoyen ; cependant un autre parti polonais voulait voir sur le trône Auguste III, électeur de Saxe. La France appuyait Stanislas, et la Russie accordait sa protection à Auguste. Pour mettre un terme à la lutte, cette dernière puissance fit entrer une armée en Pologne, et força le roi Stanislas à se retirer à Dantzick, ville polonaise très-bien fortifiée. Cependant cette retraite, au lieu de le soustraire à ses ennemis, le fit tomber dans un plus grand péril, car les Russes investirent la ville en 1734, et en commencèrent le siége.

Les Russes exigeaient l'extradition du roi Stanislas, et avaient mis sa tête à prix. Il se trouva donc placé dans la plus épouvantable perplexité, car les assiégeants s'étaient déjà emparés de plusieurs postes avancés, et il n'y avait de salut possible pour la ville que dans une capitulation. La fuite semblait impossible au roi ; car les ennemis avaient établi autour de la place le blocus le plus sévère et le plus vigilant ; comment donc échapper à leurs lignes et à leurs patrouilles qui parcouraient sans cesse dans tous les sens les environs de

la ville ? Cependant le roi, voyant que toute autre issue lui était interdite, et comptant sur la providence de Dieu qui n'abandonne aucun de ses enfants, surtout ceux qui se montrent confiants et fidèles, résolut de tenter cette voie, s'en remettant à la protection du ciel.

Le marquis de Monti, ambassadeur de France à Dantzik lui conseilla aussi de risquer cette tentative et prit en conséquence les mesures convenables. La Providence, dans sa sagesse éternelle, veut que le fardeau que nous avons à porter dans cette vie soit toujours proportionné au rang que nous occupons dans la société ; plus notre poste est éminent, plus aussi ce fardeau est lourd et difficile à porter. Cela toutefois ne doit pas effrayer l'homme de bien, et le véritable chrétien se repose toujours sur l'assistance divine, même dans la dernière extrémité. Ainsi agit Stanislas qui avait pu, simple particulier, mener une vie paisible et sans inquiétude, et qui, comme roi, se trouvait maintenant obligé d'exposer ses jours au plus grand péril.

Le 27 juin au soir, comme le bombarde-

ment des Russes devenait à chaque instant plus vif, le roi quitta son logement, et se rendit presque seul chez l'ambassadeur français. Il y trouva un costume complet et tout prêt, dont il lui fallut se revêtir; au bout de quelques instants, son travestissement était opéré, et il ressemblait parfaitement à un paysan polonais. Les bottes seulement se trouvaient trop étroites; on en trouva heureusement qui lui allaient bien; il les mit en toute hâte et fit de touchants adieux à l'ambassadeur; il était environ dix heures du soir.

Derrière un jardin du voisinage, Stanislas fut rejôint par le général Steinpflicht qui devait l'accompagner, et était également déguisé en paysan. Tous les deux se rendirent immédiatement sur le rempart; ils y trouvèrent un major qui les attendait, et les fit descendre au bas des murailles. Un bateau préparé à cet effet les reçut tous les trois et les conduisit, en traversant le fossé, à un poste avancé qui était encore au pouvoir des Dantzikois. Le major crut qu'il était nécessaire de descendre à terre; alors une querelle s'engagea entre les soldats et lui; le

sous-officier qui commandait le poste allait ordonner de faire feu sur lui, lorsque Stanislas s'élança du bateau et se jeta entre eux. Le major, dans sa perplexité, découvrit le mystère de la fuite du roi; le sous-officier, après avoir examiné attentivement Stanislas, le reconnut, et le saluant profondément, il donna ordre à la sentinelle de le laisser passer. Le major rentra dans la ville, et le roi, avec le général Steinpflicht, continua de naviguer à travers les champs inondés. D'après le plan d'évasion, tel qu'il avait été conçu, le roi devait atteindre la Vistule avant l'aube du jour; il devait alors traverser ce fleuve, et éviter ainsi le danger qui menaçait sa vie et sa liberté.

Cependant, à peine eut-on fait une demi-lieue, que les guides s'arrêtèrent auprès d'une vieille masure, en déclarant qu'il était impossible d'atteindre la Vistule avant la pointe du jour, et qu'il fallait attendre là le soir du lendemain, pour pouvoir achever la route pendant la nuit suivante. Vainement le roi leur offrit tout ce qu'ils voudraient pour les déterminer à changer de résolution; il fallut donc se rendre dans cette misérable

cabane où l'on ne trouva que quelques mauvais bancs. « Quoi qu'il puisse advenir de tout ceci, s'écria le roi avec une pieuse résignation, je remets mon sort entre les mains de Dieu. »

Le roi employa le temps qu'il était obligé de passer là à observer le caractère de ses trois guides ; l'un d'eux était un effronté et un fanfaron, qui ne doutait de rien, croyait tout savoir et ne pouvait souffrir la moindre contradiction ; les deux autres étaient plus modestes, mais ils semblaient abrutis par l'intempérance et l'ivrognerie. Il y en avait encore un quatrième, c'était un marchand banqueroutier, obligé de chercher son salut dans la fuite, et qui, pour faire tout d'un coup une grande fortune, n'avait qu'à aller révéler aux Russes la fuite ou la retraite du roi. Tels étaient les hommes entre les mains desquels se trouvait le sort de Stanislas.

La nuit s'écoula ; lorsque le jour fut venu, le roi sortit de la cabane, et regarda en silence la ville qui était devant lui et que dévoraient plusieurs incendies ; ce spectacle douloureux fit naître en son esprit de tristes réflexions ; ses larmes coulèrent, et il leva

ses mains vers le ciel, en implorant son assistance divine.

Aussitôt que le soir eut ramené l'obscurité, ils continuèrent leur route. Mais les difficultés se multipliaient autour d'eux ; toute la plaine était couverte de grands roseaux au milieu desquels le bateau n'avançait qu'avec beaucoup de peine et en faisant tant de bruit que les fugitifs pouvaient craindre à tous moments d'être découverts. Souvent ils étaient obligés, lorsque leur barque ne pouvait plus avancer, de descendre tous, de s'enfoncer dans la boue, et de faire marcher le bateau à force de bras.

A minuit ils arrivèrent à la digue d'une rivière que Stanislas prit pour la Vistule. Le marchand, un des guides et le général Steinpflicht s'élancèrent hors de la barque sur la terre ; les autres continuèrent à ramer le long du bord, mais bientôt ils se trouvèrent au milieu des champs inondés, et séparés ainsi du marchand et de ses compagnons. Il commençait à faire jour et leur embarras devint extrême. Toutes les cabanes voisines étaient remplies de Russes, et le roi craignait à chaque instant de tomber entre leurs mains.

Les guides dirigèrent leur embarcation vers la demeure d'un homme qu'ils connaissaient. Lorsqu'on lui demanda s'il y avait des Russes chez lui, il dit : « Pour le moment, non ; mais il en viendra dans la journée. »

Quel parti devait prendre le roi ? il ne perdit pas courage, et résolut d'entrer dans cette cabane. De peur qu'il ne fût reconnu par le propriétaire, ses guides le conduisirent immédiatement au grenier. Ils étendirent un peu de paille pour qu'il se reposât dessus, et promirent de ne sortir que pour aller en reconnaissance.

Le roi s'endormit, mais à peine une demi-heure se fut-elle écoulée qu'il s'éveilla, et aperçut, à sa grande frayeur, tout près de la cabane, un officier russe et deux cosaques. Le premier avait l'air tellement affairé que le roi ne douta pas qu'il ne fût trahi ; sa crainte fut bien plus vive encore, lorsqu'il vit trois autres cosaques accourir à bride abattue, entrer dans la cabane, et lorsqu'au même instant il entendit que l'on montait l'escalier. Rien ne lui semblait plus certain que sa perte; que l'on juge de son horrible position ! Quelle ne fut donc pas sa joie, lorsqu'au lieu des

cosaques, il aperçut la maîtresse de la cabane. Cette bonne femme venait, au nom de ses guides, l'avertir de se tenir aussi immobile qu'il le pourrait. La recommandation était inutile; Stanislas osait à peine respirer, et s'était entièrement caché sous la paille.

Deux heures mortelles et pleines d'angoisses s'écoulèrent pour lui dans cette position, jusqu'à ce qu'enfin les Russes quittassent la maison. La femme revint alors auprès de lui, et lui montra son étonnement de ce qu'il ne descendait pas au rez-de-chaussée, pour boire avec les autres. Elle prit tous les moyens pour parvenir à le connaître, et ne pouvant y réussir, elle voulait le chasser de la maison. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'on parvint à la calmer.

Heureusement, le roi avait sur lui au moins cent ducats (pièce hollandaise de la valeur de douze francs), et ils ne lui furent pas inutiles dans cette circonstance. Il était dans la plus grande inquiétude sur le sort du général Steinpflicht, et vers le soir il descendit dans la chambre du rez-de-chaussée pour s'informer de ce qu'il était devenu. Il apprit que le général l'attendait sur la Vistule, et

que tout avait été préparé pour son passage. Stanislas pressait ses guides de partir le plus tôt possible, et en effet ils se mirent en route dès qu'il fit un peu sombre. Il leur fallut bientôt se mettre à patauger dans un horrible marais; enfin, après l'avoir traversé, ils atteignirent à leur grande joie la digue de la Vistule.

L'un des guides courut en avant pour découvrir la barque dans laquelle le roi devait traverser le fleuve; mais il revint au bout d'une demi-heure, apportant l'affligeante nouvelle que le bateau n'y était plus, et que sans doute les cosaques l'avaient pris. Il n'y avait pas d'autre parti à prendre que de pousser plus loin à travers de profonds marécages. Après des fatigues inouïes, on arriva enfin à une maison isolée; le propriétaire ouvrit sa porte, regarda le roi d'un œil perçant, et le reconnut. « Que vois-je! s'écria-t-il, que vois-je!

—Que vois-tu donc, répondit le guide, c'est un de nos camarades.

—Pas tout à fait, je ne m'abuse pas, c'est le roi Stanislas. »

Le roi fut atteré; cependant il se remit

promptement, et dit avec résolution : « Mon ami, je suis en effet celui que vous venez de nommer, mais l'on voit sur votre figure que vous êtes un honnête homme, et vous ne me trahirez pas. »

Stanislas ne s'était pas trompé ; cet homme se montra digne de sa confiance ; il promit de faire traverser la Vistule au roi, et sortit pour en chercher les moyens.

C'était le trente juin, et le jour commençait à poindre. Le roi, triste et affligé, et remettant encore une fois son sort entre les mains de la Providence, s'approcha de la fenêtre et regardait, le cœur serré, toute cette contrée déserte et désolée, lorsqu'il vit venir vers la maison celui des guides qui l'avait quitté à la digue, avec le général et le marchand. Le roi s'empressa de courir à sa rencontre et de lui demander des nouvelles du général. Il apprit de lui la triste nouvelle qu'ils avaient rencontré une nuée de cosaques; que chacun d'eux avait cherché son salut de son côté, qu'il ignorait ce qu'étaient devenus ses compagnons.

Le généreux Stanislas tremblait à la pensée que son ami, le général, pouvait être tom-

bé au pouvoir des Russes, et la crainte de cet événement ne cessa d'agiter son cœur pendant toute la journée. Vers cinq heures, son hôte revint et annonça qu'il avait trouvé un bateau, mais en même temps il crut devoir engager le roi à ne pas tenter le passage, parce que les cosaques battaient le pays dans tous les sens pour le saisir; dans le crainte de le laisser échapper, ils examinaient avec rigueur tous les voyageurs qu'ils rencontraient, et arrêtaient tous ceux auxquels ils trouvaient une ressemblance quelconque avec le roi.

Cette nouvelle était loin d'être rassurante; cependant le roi voulut, malgré tous ces dangers, essayer de traverser le fleuve. Les guides se montraient fort indécis, et faisaient fort peu d'attention aux brillantes promesses qu'il leur faisait. Cependant, après avoir vidé une bouteille d'eau-de-vie, ils reprirent courage et se mirent même à plaisanter les Russes sur leurs vaines recherches.

A six heures l'excellent hôte revint, apportant l'heureuse nouvelle que l'on ne voyait plus de cosaques dans les environs; à une lieue de là une barque attendait le roi, et l'on pou-

vait peut-être réussir à opérer le passage. Stanislas attendit donc avec une vive impatience que la nuit eût ramené les ténèbres.

Enfin, vers dix heures, on commença ce trajet périlleux, le roi et son hôte étaient à cheval; les trois guides marchaient à pied. Le chemin était mauvais et les chevaux bronchaient à chaque pas; de tous côtés on voyait les feux des bivouacs ennemis, et à tout moment on pouvait être surpris et entouré.

Déjà ils avaient fait une demi-lieue au milieu de transes continuelles, lorsque l'hôte du roi qui marchait en avant revint en toute hâte sur ses pas, pour le prévenir que le pays était couvert de cosaques, et qu'il avait failli tomber entre leurs mains. Les compagnons de Stanislas, en apprenant ces nouvelles, voulaient aussitôt prendre la fuite; le roi leur adressa des reproches, et s'efforça de leur rendre du courage, mais ses prières et ses raisonnements ne semblaient produire aucun effet sur ces hommes sans cœur. Alors le brave hôte se décida à aller encore une fois à la découverte, et à tout examiner avec soin; au bout d'un quart d'heure il revint annonçant que le danger était passé et, l'on

se hâta de reprendre le voyage interrompu.

Au bout d'une demi-lieue, nos fugitifs aperçurent à une certaine distance une voiture russe portant trois hommes, qui venait à leur rencontre. Ils se cachèrent derrière un buisson jusqu'à ce que la voiture fût passée; ils descendirent ensuite de cheval, et marchèrent encore pendant environ un quart de lieue. Enfin on arriva heureusement à l'endroit où se trouvait la barque. Le roi y entra avec grande joie, et, en moins d'un quart d'heure, il fut sur l'autre bord.

Avant de sortir de la barque, Stanislas prit à part son excellent hôte auquel il devait son salut, et voulut lui remettre au moins la moitié de la somme dont il était porteur ; mais ce brave homme refusa généreusement de rien accepter. « Non, s'écria-t-il, ce n'est pas dans ce but que je vous ai servi. » Il fallut que le roi insistât beaucoup pour lui faire accepter deux ducats, qu'il prit seulement, dit-il, comme un souvenir. Après un touchant adieu, il repartit avec sa barque, et le roi continua son voyage, accompagné de ses trois guides.

A une lieue du fleuve, le roi entra dans une

hôtellerie, et là il apprit à sa grande terreur qu'il y avait encore des postes ennemis de ce côté. Il pria ses guides avec les plus vives instances de chercher des chevaux sans délai pour qu'ils pussent continuer leur route ; mais ces hommes, se croyant hors de tout danger, ne songèrent plus qu'à prendre du repos, et se mirent au lit. Ce ne fut qu'avec la plus grande peine que Stanislas réussit à en réveiller un qu'il envoya aussitôt au village, avec mission d'y chercher des chevaux. Au bout de deux heures, il revint complétement ivre, et ramenant avec lui un marchand qui consentait à vendre sa voiture au roi, moyennant un paiement comptant. Il parvint aisément à obtenir de l'illustre fugitif la somme énorme de vingt-cinq ducats; l'empressement que Stanislas mettait à faire cette acquisition, et les brillantes pièces de monnaie dont il était porteur excitèrent l'attention générale, et il se rassembla bientôt autour de lui une grande foule de paysans. Pour augmenter son embarras, son guide ivre s'approcha aussi, et se mit à exalter les services qu'il lui avait rendus au milieu de tous les dangers qu'ils avaient courus ensemble. Il allait trahir tout

le mystère, quand on parvint enfin à le faire monter en voiture; le roi expédia alors un des guides à l'ambassadeur français à Dantzik, et le troisième se chargea de l'office de cocher.

A dix heures du soir, ils atteignirent un cabaret isolé, situé sur le bord d'une rivière qu'ils croyaient être la Nogate, ce qui les remplissait de joie et d'espérance; mais quelle ne fut pas leur surprise et leur inquiétude, quand ils apprirent d'un paysan que c'était la Vistule. On leur dit en outre dans le cabaret que les Russes s'étaient emparés de tous les bateaux qui étaient sur la Nogate, et les avaient conduits à Marienbourg.

A la pointe du jour, les guides avaient pris la détermination d'aller tout droit à Marienbourg, et de traverser le pont de cette ville; Stanislas ne put parvenir à les détourner de ce projet extravagant, et ce ne fut qu'avec la plus grande peine qu'il obtint d'eux que l'on irait d'abord vers la Nogate voir si le passage était impossible, et que l'on ne prendrait le parti de se présenter à Marienbourg, qu'à la dernière extrémité.

Vers midi, après avoir parcouru les chemins les plus abominables, ils arrivèrent à un village, où le roi se hasarda à entrer dans une auberge pour prendre des informations. La femme de l'aubergiste lui dit qu'il ne pouvait songer à traverser la Nogate, car toutes les embarcations avaient été enlevées. Enfin, après lui avoir fait les plus magnifiques promesses, il obtint d'elle qu'elle lui donnât son fils, qui devait lui faire passer l'eau à une demi-lieue de là. Tout cela fut heureusement exécuté. Après une demi-heure de marche, le roi se trouva avec son guide et le fils de l'aubergiste au bord de la Nogate. A un signal donné par le dernier, un pêcheur sortit de sa hutte située sur l'autre bord; un quart d'heure après, il était auprès du roi et de ses compagnons. Stanislas entra l'âme émue dans la barque, et qui pourrait peindre la joie qu'il éprouva, en se voyant enfin en sûreté sur l'autre rive. Il renvoya ses guides avec un billet pour le marquis de Monti à Dantzick, s'acheta dans le premier village une autre voiture, et arriva sans courir de nouveaux dangers à Marienwerder.

Bientôt après, la position malheureuse du

pieux et généreux Stanislas Leszczynski changea encore de face; en 1736, il renonça au royaume de Pologne, en conservant le titre de roi, et eut la jouissance des duchés de Lorraine et de Bar, qui, après sa mort, furent cédés à la France. Tranquille dans son petit royaume, il n'y eut pas d'autres soins ni d'autres désirs que de se rendre le bienfaiteur de tout ce qui l'entourait. Il embellit beaucoup les villes de Nancy et de Lunéville, y fonda des hôpitaux, des colléges, et dota de pauvres filles. Le feu ayant pris à sa robe de chambre, il eut à souffrir quelques brûlures assez graves, et ces blessures déterminèrent une fièvre à laquelle il succomba le 23 février 1766. Jamais prince ne fut plus regretté. Aujourd'hui encore la Lorraine est pleine de ses souvenirs, et sa mémoire y est adorée. Les habitants de cette belle province lui ont fait ériger en 1831 une statue colossale en bronze sur la plus belle place de Nancy, avec cette inscription gravée sur la face principale du piédestal: *à Stanislas le bienfaisant, la Lorraine reconnaissante.*

Les enfants avaient été vivement émus du

récit qui leur avait fait voir évidemment que le juste n'est jamais abandonné de Dieu, et trouve souvent même ici-bas sa récompense dans le bien qu'il lui est permis de répandre autour de lui. Ils remercièrent le bon curé Dalberg, en l'embrassant avec tendresse. Je l'embrassai aussi à mon tour pour lui témoigner ma reconnaissance et pour lui faire mes adieux, car j'étais obligé de reprendre mon voyage le lendemain matin; je partis, le cœur rempli des nobles sentiments que j'avais puisés aux leçons de l'excellent curé, et le souvenir des heureux instants que j'avais passés dans son école ne s'effacera jamais de ma mémoire.

FIN.

TABLE.

TOURS. — IMPRIMERIE DE MAME,

